

ACTE V, SCÈNE VI.

LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE,

OU

L'AMÉRIQUE EN 1780,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR MM. PAUL FOUCHER ET ALBOIZE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 2 juin 1840.

DISTRIBUTION :

WASHINGTON	M. Saint-Mar.	Le Général CLINTON	M. Rey.
Le Général ARNOLD	M. Joseph.	Le Major FORSTER	M. Eugène.
Le Comte de St-VALLIER, colonel.	M. Surville.	UN SERGENT anglais	M. Charlet.
NATTY, dit Bas-de-Cuir	M. Delaistre.	UNCAS, chef de sauvages	M. Édouard.
Le Major ANDRÉ, sous le nom d'ANDERSON.	M. Brésil.	Miss CLARA	Mme Abit.
HAMILTON, colonel américain	M. Morand.	DJALLIE	Mme Amy.
THOMPSON, sergent	M. Pradier.	Officiers, Soldats, Sauvages.	
		Peuple, Constables, etc.	

ACTE I.

Le théâtre représente une espèce de vestibule élevé, très riche, dans une maison du général Arnold, à Philadelphie.

SCÈNE I.

THOMPSON, DJALLIE, NATTY, SOLDATS, HOMMES DU PEUPLE.

(Au lever du rideau, les gens du peuple entourent Thompson qui est debout à une table où des soldats écrivent sur un registre. Tous s'empressent autour de lui. Natty, appuyé contre une porte, considère ce spectacle sans rien dire.)

THOMPSON.

Allons, enfans, notre père à tous, notre sauveur, le général Washington, demande des bras pour repousser ces coquins d'Anglais et délivrer le pays des habits rouges.... Qui est-ce qui veut se faire tuer pour la liberté de l'Amérique?..

TOUS.

Moi !.. moi !..

THOMPSON.

Un instant, que diable !.. quelle concurrence ! (Au soldat qui inscrit.) Inscris-les à mesure ; il y

a place pour tous au champ de bataille, comme à la gamelle.

DJALLIE.

Et de plus, j'embrasserai tous ceux qui s'enrôleront.

TOUS.

Ah! ah!

THOMPSON, s'avançant pour l'embrasser.

Alors, moi qui me suis enrôlé depuis longtemps...

DJALLIE.

Allons, l'ancien, je fais ce cruel sacrifice à la liberté de mon pays.

UN HOMME DU PEUPLE.

Moi, je suis prêt à partir aussi; mais j'ai une vieille mère infirme qui, sans mon travail, mourrait de faim.

THOMPSON.

Ecris ça à Washington, et ta mère aura de quoi manger pendant que tu battras les habits rouges. (A un autre.) Et toi tu ne pars pas aussi? tu es pourtant taillé pour aller haut... Avant trois ans, je parie que tu seras sergent comme moi.

LE JEUNE HOMME.

Je voudrais bien, mais dans un mois je dois me marier.

THOMPSON.

Eh bien! c'est le moment; dans un mois tout sera fini, et les Anglais paieront les violons de ta noce. Allez donc, mes enfans. (Il les pousse.) C'est ça, partout ailleurs on promet des habits, des souliers et une bonne paie pour être soldats, et encore faut-il vous y forcer!.. Ici on ne force personne, pas de paie, pas de pain, souvent pas de souliers!.. Pour ça, le gouvernement vous le garantit... Seulement, on dit aux Américains : L'Angleterre vous écrasait d'impôts; on ne pouvait se marier, on ne pouvait mourir, on ne pouvait naître sans payer des droits de timbre... on ne pouvait même boire d'eau chaude sans être taxé! Nous avons assez travaillé pour faire bouillir la marmite officielle de Georges III, roi de la Grande-Bretagne... Il est temps que nous travaillions pour nous. Tout ce qui nous manque, nous le trouverons au camp des Anglais, qui nous l'ont pris! Washington nous commande, marchons à la liberté!

TOUS.

A la liberté!..

DJALLIE.

Et chacun y vient si bien, qu'on est obligé de placer des soldats pour maintenir la queue... Oh! les braves gens! ça fait plaisir à voir!

TOUS.

Vive Washington!..

THOMPSON.

Eh bien! la liste est-elle remplie, maintenant?.. (Il prend le registre.) Diable! il manque encore quatre personnes?.. Quoi! la ville de Philadelphie ne fournira pas son contingent?

DJALLIE.

Ah! si je pouvais devenir homme, moi qui l'ai toujours désiré! il n'en manquerait bientôt plus que trois.

THOMPSON.

Allons, mes enfans, il faut me trouver quelque part les quatre hommes qui manquent.

UN PÈRE, entrant avec ses trois fils.

Les voici!.. J'amène mes trois fils au général Washington; et je me présente comme le quatrième soldat!

TOUS.

Bravo! bravo!..

THOMPSON.

C'est bien, mon ancien! Inscrivez-les tous les quatre.

DJALLIE.

Ils sont très bien, les trois nouveaux; j'aurais bien mieux aimé qu'ils profitassent de la permission de tout à l'heure que le sergent Thompson.

THOMPSON.

Maintenant, nous sommes au complet. A bas les Anglais! et vive l'Amérique!..

TOUS.

Vive l'Amérique!..

(On entend plusieurs coups de canon dans le lointain.)

LE PÈRE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

THOMPSON.

Ça? c'est le brave comte de Rochambeau qui vient rejoindre le général Lafayette, et nous amène les renforts que nous envoie la France. Enfans, allez au-devant d'eux, accueillez-les comme des frères, car ils combattront aussi pour notre liberté.

TOUS.

Vive la France!..

(Ils partent tous, excepté Natty et Djallie.)

SCÈNE II.

DJALLIE, NATTY.

DJALLIE.

Eh bien! que fais-tu là, toi?

NATTY.

Tu le vois... je regarde et j'attends.

DJALLIE.

Est-ce que tu as affaire au général?

NATTY.

Au général Arnold?.. Dieu m'en garde!.. Je ne le connais pas, et ne me soucie pas de le connaître... c'est sa fille, c'est miss Clara que je veux voir.

DJALLIE.

Elle n'est pas ici; elle est allée ce matin à Philadelphie pour assister au débarquement des Français, et elle ne m'a pas emmenée avec elle, à mon grand regret... car les Français ont toujours quelque chose de gentil à dire, et ça flatte une pauvre sauvage comme moi.

NATTY.

Il n'y a pas loin d'ici à la ville; et miss Clara ne peut tarder à revenir; je l'attendrai, car il faut absolument que je lui parle; sans ce motif, je ne serais pas venu à la maison de campagne du commandant de Philadelphie.

DJALLIE.

Tu n'aimes pas le général?

NATTY.

Non... et pourtant jamais mes yeux n'ont rencontré son visage, jamais sa voix n'a frappé

mon oreille, mais sa réputation d'inflexible dureté, d'avarice, d'orgueil... tout cela me le fait haïr d'instinct.

DJALLIE.

Tu as tort ; si tu venais quelquefois chez lui, tu verrais qu'on y est très bien.

NATTY.

Trop bien... On dit que les soldats américains n'ont pas de pain ; il faut croire que cette règle ne s'étend pas aux généraux.

DJALLIE.

Le général Arnold a, dit-on, des revenus immenses.

NATTY.

Autant que le pays a d'impôts, m'a-t-on assuré. L'argent du pays prospère entre ses mains, mais à son profit, et de tous les généraux américains, c'est celui qui a le plus de talens... pour le commerce.

DJALLIE.

Aussi, cette maison qui ressemblait à nos huttes par sa simplicité, et qui, dit-on, avait été bâtie pour un nommé Guillaume Penn, qui ne portait pas de boutons à ses habits, et qui avait inventé les chapeaux à larges bords pour se passer de parasol, maintenant c'est comme un palais... des valets pour me servir, moi qui ne suis qu'une domestique... et puis des fêtes et des grands dîners... Ah ! ça devient plus beau et plus amusant chaque jour.

NATTY.

Peux-tu parler ainsi, toi, Djallie, née au sein de notre tribu, et l'ayant quittée depuis si peu de temps !

DJALLIE.

Depuis trop peu de temps, tu veux dire ! Dans nos tribus, les pauvres femmes passent tout leur temps à apprêter la nourriture et à vous obéir ; dans les villes, au contraire, ce sont elles qui commandent aux hommes... Dans nos huttes, un homme se permet d'avoir plusieurs femmes, ce qui est fort immoral, ici, c'est tout le contraire... Oh ! vois-tu, mon cher Natty, les blancs entendent mieux l'existence que les peaux rouges. Tu n'as donc pas envie de te civiliser, toi ?

NATTY.

Je n'ai pas envie de me corrompre.

DJALLIE.

Mais avec de pareilles idées, pourquoi avoir quitté notre tribu ? pourquoi venir habiter près des villes ?

NATTY.

Pourquoi ?.. En effet, tu n'as pu le deviner, jeune fille... mais tu n'es peut-être pas encore indigne de l'apprendre. Tu me demandes pourquoi je porte mes pas dans ces villes que je déteste ?.. J'y viens parce qu'une voix d'en haut m'a crié qu'ici, loin de nos déserts, au milieu des visages pâles, je retrouverai celle que je cherche.

DJALLIE.

Je ne te comprends pas...

NATTY.

Écoute, et tu sauras tout. Il y a vingt ans de cela, tu n'étais pas encore au monde, l'Amérique et l'Angleterre ne formaient qu'un seul peuple, et tous combattaient sous le même drapeau. Un grand seigneur anglais vint porter la guerre aux limites du Canada ; il pénétra sous les huttes des Mohicans, il vit ma mère, il l'aima. Elle était encore jeune et belle, ma mère, quoiqu'elle eût un fils âgé de quinze ans. Mon père, l'aigle agile, chef de sa tribu, était mort glorieusement dans le sentier de la guerre : ma mère devint la compagne du général anglais ; bientôt elle donna le jour à une fille. Une nuit, pendant que je sommeillais dans notre wigwam, je fus réveillé par des cris de désespoir... c'était ma mère qui, tremblante, éplorée, venait m'annoncer que le général anglais avait enlevé son enfant et l'emmenait dans les villes pour avoir à lui seul son amour.

DJALLIE.

L'égoïste !

NATTY.

Je me levai aussitôt, et, prenant le tomahawk de mon père, je m'élançai à la poursuite du ravisseur ; je retrouvai ses traces, mais tombé dans une embuscade avec la faible escorte qui l'accompagnait, le général combattait en désespéré. Dès qu'il m'aperçut, il me dit ces mots : « Sauve ma fille, elle est là ! » et il me montrait du doigt une misérable hutte ; j'y courus, mais au moment où j'en touchais le seuil, une balle que je reçus à l'épaule me fit chanceler. J'entrai pourtant et m'approchai du berceau de ma sœur ; je voulus en vain l'emporter avec moi, je tombai épuisé au milieu de la hutte.

DJALLIE.

Pauvre Natty ! Et tu es resté long-temps ainsi évanoui ?

NATTY.

Je l'ignore... quand je revins à moi, il était nuit, et je n'entendais plus que faiblement le bruit de la bataille ; soudain, un homme, un officier anglais entre dans la hutte et veut saisir le berceau de ma sœur : Je m'attache avec rage à ce berceau, mais d'un coup de sabre, il m'abat à ses pieds et arrache l'enfant de mes bras en me jetant ces mots : « Arrière, misérable, arrière !.. » Les seuls mots qu'aient prononcés sa voix, dont le son retentit encore à mon oreille.

DJALLIE.

Ah ! le lâche !

NATTY.

J'appris bientôt que le père de ma sœur avait été tué dans cette affaire, et qu'un détachement anglais, venu à son secours, avait vengé sa mort. C'était un des chefs qui avait enlevé l'enfant. Je m'informai en vain de son nom, et je revins auprès de ma mère lui rapporter ces tristes nouvelles.

DJALLIE.

Pauvre femme !

NATTY.

Cinq ans plus tard, j'étais alors chef de la tribu, ma mère, avant de mourir, m'appela près d'elle : « Mon fils, me dit-elle, je retourne vers »le grand esprit, je vais habiter les prairies ver»doyantes avec ton père... promets-moi de tout »faire pour découvrir ta sœur ; si tu y parviens, »jure-moi de veiller sur elle ; lorsque je donnai »le jour à ma fille, instruite par le malheur de »mes compagnes, j'exigeai que son père fît pour »elle ce que sont dans l'usage de faire les vi»sages pâles pour leurs enfans. Son père me

Digitized by Google

«remit cet écrit que je te laisse. » Elle me tendit ce papier avec effort, et elle retomba sur son lit. Je jurai auprès de la morte d'accomplir la mission que, vivante, elle m'avait donnée; et je quittai mon peuple qui voulait retenir son sachem révéré; je suis venu près des villes, cherchant partout l'homme qui m'a enlevé ma sœur; il doit être dans l'un ou l'autre camp... et je le retrouverai... à moins qu'il ne soit mort, ce que le grand esprit a permis, peut-être, car, jusqu'ici, je n'ai pu découvrir aucun indice.

DJALLIE.

Dame! s'il est mort, il n'y a plus guère moyen de le rencontrer; et si tu le cherchais long-temps, mon pauvre Natty, tu risquerais de te fatiguer pour rien. (Prêtant l'oreille.) Mais je ne me trompe pas, c'est miss Clara qui revient.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CLARA.

CLARA, entrant sans voir Natty, à Djallie.

Mon père n'est pas rentré?

DJALLIE.

Non, Miss, il est lui-même à Philadelphie.

CLARA, à part.

Parmi ces officiers qui arrivent de France, je ne l'ai pas vu, lui... ni personne qui me parle de lui... C'en est fait, mon dernier espoir est déçu!..

NATTY, bas à Djallie.

On dirait qu'elle a du chagrin...

DJALLIE, de même.

Elle est toujours ainsi depuis son retour de France.

CLARA, à part.

Et mon père... chaque jour il paraît plus soucieux... Quels sont ses projets?.. Hier, il a prononcé le nom de M. Anderson...

DJALLIE, bas à Natty.

Je vais te présenter. (Haut.) Miss, voici Natty le sauvage, autrement dit Bas-de-Cuir.

CLARA.

Natty! soyez le bien venu dans la maison du général Arnold, vous qui avez sauvé sa fille; je n'oublie pas le jour où je m'étais aventurée si imprudemment dans la forêt...

NATTY.

Oh! ne parlez pas de cela, Miss; tout le monde en eût fait autant à ma place... Quand je vous ai vue sur le point d'être dévorée par cette panthère, vous que tout le monde aime et respecte dans cette province, je n'ai eu pour vous sauver qu'à continuer ma chasse; c'est un coup de fusil heureux. Je n'en dirai pas autant de celui que j'ai tiré sur un daim il y a quelques jours.

CLARA.

Que dites-vous?

NATTY.

Je dis, Miss, que si vous n'intercédez pas en ma faveur, on va m'emprisonner trois mois pour avoir tué un daim, quand la faim me dévorait.

DJALLIE.

Tiens! pourquoi cette injustice?

CLARA.

Ah! je comprends... Dans ce moment, la chasse est défendue.

NATTY.

Et pourquoi défendre la chasse? Dieu n'a-t-il pas créé les daims et les buffles pour la nourriture de l'homme?

CLARA.

Mon pauvre Natty!

NATTY, vivement.

Je me suis toujours tenu en dehors des villes, j'ai bâti de mes mains ma hutte au milieu des bois, je me suis désaltéré de l'eau du ciel, et j'ai vécu des fruits des montagnes et du gibier de la plaine; et pour prix de cette existence paisible et solitaire, on me condamne à passer trois mois de ma vie entre quatre murailles!.. Et vous appelez cela de la justice?.. Ah! miss Clara, vous ne savez pas ce que c'est que la liberté pour un sauvage. Plutôt que de me laisser enfermer, je me ferais tuer, voyez-vous... et ma mort coûterait cher!.. oui... moi!.. Natty!.. trois mois privé d'air et de soleil!.. De l'air!.. du soleil!.. les seules choses qu'on n'ait pas encore trouvé moyen de civiliser!..

DJALLIE.

Il n'en démordra pas!..

CLARA.

Calmez-vous, calmez-vous, mon cher Natty! Je parlerai à mon père, je lui demanderai votre grace, et je l'obtiendrai; mais à l'avenir...

NATTY.

A l'avenir, je serai bien forcé de manger quand j'aurai faim.

DJALLIE, qui a remonté au fond.

J'aperçois le général.

CLARA.

Mon père!

DJALLIE.

Il revient avec plusieurs officiers... Il n'a pas l'air de bonne humeur.

CLARA.

Sans doute, un de ses accès de colère... l'instant n'est pas favorable pour parler de vous, je voudrais même qu'il ne vous rencontrât pas ici.

NATTY.

Demain, je reviendrai savoir ce que vous avez obtenu; jusque-là, je me cacherai... Au revoir, miss. (Il va pour sortir au fond.)

DJALLIE.

Pas par-là... c'est de ce côté qu'il vient.

NATTY, montrant la fenêtre.

Eh bien! par ici alors...

DJALLIE.

C'est ça; fameux chemin pour ne pas être suivi.

CLARA.

Par la fenêtre!...

NATTY.

Ne craignez rien! je suis descendu de rochers plus escarpés et où il y avait moins de prise qu'ici... au revoir, miss Clara.

(Il sort par la fenêtre.)

DJALLIE.

Ah! il est déjà dans le jardin; comme il descend d'une fenêtre... on dirait qu'il a eu des bonnes fortunes toute sa vie.

Digitized by Google

CLARA.

Viens, Djallie, attendons que mon père soit seul pour demander la grace de Natty.

(Elle rentre dans son appartement, avec Djallie.)

SCÈNE IV.

ARNOLD, THOMPSON, OFFICIERS, CONSTABLES, HAMILTON.

ARNOLD, aux officiers.

Je le répète, Messieurs, je ne comprends pas qu'un pays puissant comme est déjà le nôtre semble tellement s'enorgueillir des secours de la France, secours que nous avons mendiés si long-temps en vain. Moi-même, il y a deux ans, j'accompagnai notre compatriote Silas Deane, envoyé en mission auprès du cabinet de Versailles, et nous n'essuyâmes que des refus de la part de cet orgueilleux gouvernement. Et maintenant, parce que cette alliance si long-temps désirée vient enfin de se conclure, ce sont des fêtes dans toute l'Amérique comme si ce n'était que d'aujourd'hui que nous pouvons espérer la victoire; sous prétexte de faire honneur à ces étrangers qui viennent dans nos rangs, on leur donne déjà les emplois, les grades, à notre détriment. Je ne permettrai jamais que les officiers placés sous mon commandement aillent au-devant d'eux comme ils iraient au-devant de leurs frères.

HAMILTON.

Général, je vous ferai observer que le général Washington, notre commandant en chef...

ARNOLD.

Ici, ce n'est pas à lui qu'il faut obéir, mais à moi d'abord; parmi les dépêches que j'ai reçues ce matin, la plus importante concerne le major André, ce célèbre espoin anglais qui, dit-on, est à Philadelphie sous un faux nom. On me recommande de redoubler de surveillance... Tous les courriers m'apportent de nouvelles instructions sur cet homme que l'on ne peut découvrir. Le général Washington attache une importance vraiment singulière au sort de cet espoin.

HAMILTON.

Général, c'est en effet un homme très redoutable par son adresse et son audace; de plus, il est l'ami de ce transfuge américain, le capitaine Smith. Il n'est venu en Amérique qu'avec les instructions de cet implacable officier qui a juré de livrer son pays; en un mot, le major André était l'inséparable de l'homme dont la férocité vient de mettre à prix parmi, les sauvages, les chevelures américaines.

ARNOLD.

Soit. Mais je ne suis pas général américain pour espionner les espions, ceci regarde les constables. Voici la dépêche. (Il la donne aux constables.) Messieurs, plusieurs délits de chasse ont été commis malgré mes ordres.

LE CONSTABLE.

C'est qu'il sera difficile de persuader aux habitans de ce pays qu'il n'ont pas le droit de tuer du gibier dans leurs bois.

ARNOLD.

Ce sera pourtant; je l'ordonne, nul ne peut chasser sans une permission de moi.

LE CONSTABLE, à part.

Et Dieu sait à quel prix il la vend.

ARNOLD.

Sergent Thompson, voici les arrestations qu'il faut faire, sur l'heure, par suite des condamnations pour ces mêmes délits. (Aux constables.) Qu'avez-vous à m'apprendre relativement à l'impôt d'urgence dont j'ai frappé Philadelphie.

LE CONSTABLE.

Plusieurs personnes ont refusé de payer.

ARNOLD.

Refusé?... et vous avez souffert?...

LE CONSTABLE.

Selon vos ordres, on a emprisonné les plus pauvres et saisi les riches. Mais je croyais qu'une députation des habitans s'était transportée auprès de vous pour vous présenter des observations.

ARNOLD.

J'ai refusé de l'entendre; que peuvent-ils avoir à me dire?... Quand un pays est soumis à la loi militaire, il doit obéir aux ordres du général en chef, sans observation. L'argent perçu devrait être ici; je vous avais ordonné de me l'envoyer dès hier au soir.

UN CONSTABLE.

Dès hier, en effet, nous avons donné des ordres à cet égard, et nous sommes étonnés...

ARNOLD.

Sergent Thompson, prenez quelques hommes avec vous, suivez ces Messieurs, et vous m'apporterez ici, sur l'heure, cet argent. Allez, au revoir, messieurs. (Ils sortent.)

SCÈNE V.

ARNOLD, seul.

Oui, cet argent, il me le faut; il me le faut aujourd'hui même. Qu'ils crient à l'injustice, à la tyrannie, peu m'importe, rien ne me fera dévier de ma route. Quand la révolte a éclaté dans ce pays, j'espérais qu'au milieu de ce bouleversement social on jeterai les yeux sur moi pour me placer à la tête des Américains; voilà pourquoi j'ai embrassé leur parti, car ce n'est pas à ces mots de patrie et de liberté que j'ai obéi, mais au désir, au but de toute ma vie, le commandement et une fortune; c'est ce que je voulais; mais un homme s'est trouvé à la traverse de mon chemin et m'a été préféré... Washington les a tous séduits par sa simplicité républicaine... il est peut-être de bonne foi, lui... mais qu'importe? quand j'ai vu que des deux choses, l'une m'était arrachée, j'ai voulu du moins conserver l'autre. Je me suis procuré de l'or à tout prix; cet or, le seul bonheur de la vie, cet or, qui alimente ma lutte avec Washington, je l'ai semé à pleines mains, ceux qui l'ont ramassé sont devenus mes partisans... mais tous mes revenus ne pouvaient suffire à tant de dépenses, et je suis perdu si le produit de cet impôt ne m'aide à faire honneur aux engagemens que j'ai contractés, et ce jour est le dernier qu'on me laisse pour m'acquitter. Oui, c'est bien aujourd'hui le 10 septembre... et sans les secours de M. Anderson je n'aurais même pu fournir les à-comptes

qui m'ont valu quelques délais. Je suis heureux d'avoir trouvé tant de dévouement chez un homme que je connais seulement depuis quelques mois, depuis que de retour d'un long voyage, il est revenu se fixer dans sa patrie... sa générosité me semblait suspecte d'abord; mais bientôt j'en ai deviné la secret, il aime ma fille... c'est le père de miss Clara qu'il oblige... Ah! le voici lui-même.

SCÈNE VI.

ANDERSON, ARNOLD.

ARNOLD.

Soyez le bien-venu, M. Anderson... je ne vous attendais pas si tôt.

ANDERSON.

Général, je me suis hâté d'accourir auprès de vous, pour vous prévenir de ce qui se passe, car vos ennemis ont agi sans doute dans le plus grand secret.

ARNOLD.

Mes ennemis?... que voulez-vous dire?...

ANDERSON.

Le conseil de Pensylvanie vient de dénoncer votre conduite au général Washington et de porter plainte contre vous au congrès.

ARNOLD.

Contre moi?

ANDERSON.

Général, je vous ai parlé de vos ennemis, et il n'est rien qu'ils n'inventent pour perdre un homme. Ils accusent votre incurie pour la cause des États-Unis, votre luxe, vos dettes; ils vont jusqu'à vous présenter comme coupable de concussions et de déprédations.

ARNOLD.

Les misérables!...

ANDERSON.

Que voulez-vous, je vous l'ai dit bien souvent, moi, qui ne me soucie pas de perdre dans une révolution, pour le moins téméraire, une fortune honorablement acquise par le commerce: l'Amérique est une terre ingrate pour ses enfans. Écoutez, général, je vois les choses raisonnablement, et je ne puis m'empêcher de comparer les deux peuples. L'on vous accuse de luxe et de folles dépenses, quand le dernier colonel de l'armée anglaise vit plus somptueusement que vous; on vous dit coupable pour avoir levé un impôt arbitraire, si l'on veut, et le roi Georges vient de doubler la solde de ses généraux après qu'ils ont déjà dévoré des millions. Le roi de la Grande-Bretagne récompense toujours, les États-Unis remercient quelquefois... rare reconnaissance qui ne ruine pas un gouvernement.

ARNOLD.

Attendons...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, THOMPSON.

ARNOLD.

Eh bien! as-tu fait ce que je t'avais ordonné?

THOMPSON.

Mon Général, l'entrée du Trésor nous a été refusée.

ARNOLD.

Refusée?.. Et qui donc a osé?..

THOMPSON.

Le président de Pensylvanie était là, entouré de sa garde bourgeoise, et nous a défendu d'entrer.

ANDERSON, à part.

A merveille.

THOMPSON.

Puis il m'a remis cette lettre qui vous expliquera, dit-il, son refus.

ARNOLD.

Voyons... (Lisant.) « Général, j'ai l'honneur »de vous prévenir que le conseil exécutif de »Pensylvanie, considérant que le dernier impôt »extraordinaire ordonné par vous, dépasse les »pouvoirs que vous avez reçus, a décidé que »l'argent de cet impôt restera déposé au Trésor jusqu'à la décision du congrès, auquel le »conseil s'en réfère... » Quelle audace!.. Oh! mais, il n'en sera pas ainsi!.. et dussé-je employer la force...

ANDERSON.

Arrêtez, Général, que faites-vous?.. vous allez vous perdre!.. (A part.) Et c'est trop tôt pour nous.

ARNOLD.

Mais cet argent, vous ne savez pas qu'il me le faut immédiatement... que si je ne le donne pas aujourd'hui je suis déshonoré.

ANDERSON.

Vous l'aurez.

ARNOLD.

Quoi! vous pourriez?..

ANDERSON.

Vous l'aurez, vous dis-je... Mais renvoyez cet homme; nous ne devons pas nous expliquer devant lui.

ARNOLD, à Thompson.

Laisse-nous, (Thompson sort.)

ANDERSON.

Quelle somme vous faut-il, Général?

ARNOLD.

Eh bien! je dois payer aujourd'hui... à trois heures...

ANDERSON.

Achevez.

ARNOLD.

Dix mille livres sterling.

ANDERSON.

Avant trois heures, vous les aurez.

ARNOLD.

Ah! tant de générosité... Mais j'en avais deviné le motif.

ANDERSON.

Vous avez deviné?..

ARNOLD.

Oui, ce que vous attendez de moi...

ANDERSON.

Il serait possible! (A part.) Déjà!.. (Haut.) Ainsi vous consentez...

ARNOLD.

A tout.

ANDERSON, à part.

Le moment est venu. (Haut.) Général, je puis donc compter sur vous; vous êtes prêt à me seconder ?..

ARNOLD.

Je veux que tout s'accomplisse aujourd'hui.

ANDERSON.

Quoi !.. aujourd'hui ?..

ARNOLD.

Aujourd'hui même vous épouserez miss Clara.

ANDERSON, à part.

Que dit-il ?

ARNOLD.

La voici !.. nous allons lui parler. (A part.) Entre gendre et beau-père, il n'y a plus de comptes à régler...

ANDERSON, à part.

J'ai failli me trahir... mais ce mariage... oh ! quoi qu'il en dise, ce mariage n'est pas fait encore...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CLARA.

CLARA, à son père qui est venu au-devant d'elle.

Je vous cherchais, mon père... je venais vous demander...

ARNOLD.

Quelque prière que vous ayez à m'adresser, ma fille, écoutez d'abord la mienne. M. Anderson, que vous connaissez déjà, vient de me demander votre main, et je la lui ai accordée.

CLARA.

Quoi ! mon père !.. M. Anderson...

ARNOLD.

Veut bien nous faire cet honneur.

CLARA.

Mais, mon père, je connais à peine Monsieur... Il y a si peu de temps qu'il habite l'Amérique, que nous ne savons pas...

ARNOLD.

Ceci me regarde seul.

CLARA, embarrassée.

Vous ne voudriez pas me forcer à devenir la femme d'un homme...

ANDERSON.

Je déplais donc beaucoup à miss Clara?

CLARA.

Ce n'est pas cela, Monsieur... (A part.) O mon Dieu !..

ARNOLD.

Eh bien ! alors...

CLARA, à part.

Que lui dire ?.. (Haut.) Mon père, je vous en supplie... ne me contraignez point, je ne désire pas encore me marier.

ANDERSON.

Miss Clara, je ne veux rien devoir à la violence...

ARNOLD.

M. Anderson use de politesse et de galanterie, c'est le rôle d'un prétendu; mais moi, j'ai droit de vous demander l'obéissance. Miss Clara, préparez-vous à être fiancée à M. Anderson dans une heure.

CLARA, avec résolution.

Dans une heure !.. oh ! ne l'espérez pas !.. Jamais, jamais je n'y consentirai.

(On entend un coup de fusil en dehors.)

ARNOLD.

Quel est ce bruit ?.. que signifie ?..

ANDERSON.

Je vais le savoir.

ARNOLD.

On accourt de ce côté.

(Thompson et quelques soldats ont paru à l'extérieur, au fond. Arnold et Anderson ont remonté vers eux; on paraît leur expliquer ce qui vient de se passer. Pendant ce temps, Djallie entre vivement par la porte latérale des appartemens, et parle à voix basse à Clara.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DJALLIE, THOMPSON, SOLDATS.

DJALLIE.

Ah ! Miss... le pauvre Natty est arrêté !

CLARA.

On va le mettre en prison ?..

DJALLIE.

Ah ! si ce n'était que ça ! Mais au moment où le Constable a voulu le désarmer, Natty a fait feu sur lui et l'a blessé.

CLARA.

Ah ! mon Dieu ! il est perdu !..

ARNOLD, au fond.

Misérable peau rouge !.. blesser un officier de justice !.. Qu'on le fusille !

CLARA.

Arrêtez !.. Mon père ! mon père, oubliez-vous que cet homme m'a sauvé la vie ?..

ARNOLD.

Il se peut... Mais aujourd'hui cet homme n'est plus qu'un meurtrier, il faut que justice soit faite. (Se retournant vers le fond.) Sergent Thompson...

CLARA, l'arrêtant.

Non, non, c'est impossible ! vous ne pouvez donner deux fois cet ordre cruel !.. Je ne peux pas, je ne dois pas souffrir que Natty périsse ! A mon tour, je dois le sauver... le sauver à tout prix !.. Mais que faire, mon Dieu ? que faire pour cela ?.. Dites, mon père... oh ! dites, ne pouvez-vous m'accorder sa grace ?

ARNOLD, après une réflexion, à demi-voix.

Je le peux en effet, Miss... à une condition.

CLARA.

Laquelle, mon père ? qu'exigez-vous de moi ?

ARNOLD, froidement.

Ne vous l'ai-je pas dit tout à l'heure ?

CLARA, comprenant.

Ah !.. c'est affreux !...

ARNOLD.

A cette condition seulement.

CLARA.

Oui, oui... je vous comprends. (A part.) M'enchaîner à un autre... Et lui ! mais je n'en puis plus douter, il m'a oublié, lui !.. Ah ! que mon malheur du moins serve à une bonne action. (A

Arnold.) Mon père, je serai la femme de M. Anderson.

ARNOLD, haut à Thompson.

Annoncez au sauvage, qu'à la prière de miss Clara, je lui fais grace de la vie.

DJALLIE.

Ah! je cours lui porter cette bonne nouvelle... J'irai plus vite que tout le monde.

(Elle sort en courant; Clara tombe sur un siége, épuisée de l'effort qu'elle vient de faire; Anderson s'est approché d'Arnold.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, moins DJALLIE et THOMPSON; puis SAINT-VALLIER.

ANDERSON.

Général, un officier français, chargé pour vous d'une dépêche du général Washington...

ARNOLD.

Un officier français?.. Qu'il entre!..

(Saint-Vallier entre.)

SAINT-VALLIER.

Général, veuillez jeter les yeux sur ce message.

(Arnold prend la dépêche, l'ouvre et demeure absorbé dans la lecture.)

CLARA.

Qu'entends-je?.. (Se retournant.) Saint-Vallier!..

SAINT-VALLIER.

Miss Clara!..

CLARA.

Vous ici!

SAINT-VALLIER, bas à Clara.

Arrivé depuis un mois en Amérique, une consigne inflexible m'a toujours éloigné de Philadelphie; aujourd'hui, seulement, je puis vous voir et vous dire : Je suis ici pour tenir ma parole!

CLARA.

Ah! vous arrivez trop tard!.. on vient de m'arracher la mienne.

SAINT-VALLIER.

Que dites-vous?..

ARNOLD, après avoir lu.

Oh! les infâmes!.. les infâmes!..

ANDERSON, qui ne l'a pas perdu de vue pendant la lecture.

Qu'est-ce donc?

ARNOLD.

Cette dépêche m'enjoint de suivre le colonel Saint-Vallier à la citadelle de West-Point. Cette forteresse, où je commandais comme gouverneur de la province, m'est assignée pour prison. J'y suis mandé pour comparaître devant une commission militaire qui doit me juger comme accusé de déprédations.

ANDERSON, à part.

Tout va bien.

ARNOLD.

Miss Clara, M. Anderson, suivez-moi dans ce voyage... c'est sous les yeux de la cour martiale, que votre mariage sera célébré.

SAINT-VALLIER.

Se peut-il? Clara la femme d'un autre!

CLARA.

Je vous l'avais bien dit que vous arriviez trop tard. (Saint-Vallier reste anéanti.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DJALLIE, NATTY.

NATTY, à Clara.

Qu'ai-je appris, Miss? Vous me sauvez la vie!.. Mais si c'est aux dépens de votre bonheur, j'aime mieux mourir!

ARNOLD, durement.

Silence! et accepte sans raisonner la grace qu'on veut bien te faire.

NATTY, à part.

Cette voix!.. oh! cette voix...

ARNOLD.

Miss Clara, nous partons à l'instant pour West-Point. (A Saint-Vallier.) Monsieur, je vous attends.

NATTY.

Mais, Général, je ne souffrirai pas...

ARNOLD, le repoussant.

Arrière, misérable! arrière!..

NATTY, à part.

Oh! c'est lui!.. c'est lui!..

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente une salle, au fort de West-Point.

SCÈNE I.

DJALLIE, NATTY.

DJALLIE.

Comment! mon cher Bas-de-Cuir, te voilà à West-Point! Nous, qui étions en voiture, nous ne sommes arrivés que d'hier; je ne suppose pas que tu sois venu en équipage, c'est trop civilisé pour toi.

NATTY.

Les peaux rouges vont aussi vite à pied que les visages pâles en voiture; mais je n'ai trouvé personne dans la maison qui pût m'indiquer...

DJALLIE.

Ah! c'est que tout est changé maintenant! La demeure qu'on a donnée au Général, dans la citadelle de West-Point, est bien triste, bien ennuyeuse; ça ressemble à une prison. Pour toute distraction, la vue de la mer, du fleuve qui s'y jette, et d'une vilaine chaîne de fer qui va d'un bord à l'autre de l'Hudson.

NATTY.

Enfant, tu ne sais pas que cette chaîne est la gardienne de l'Amérique, et que, si elle existe, c'est grace à un miracle de patriotisme et de générosité. De braves ingénieurs, parmi lesquels se trouvaient des Français, ont élevé cette barrière qui arrête toutes les entreprises de l'ennemi, et ils n'ont voulu recevoir aucun salaire.

DJALLIE.

Oui, c'est très beau comme sentiment, mais c'est très laid comme perspective.

NATTY.

Mais, dis-moi, le général Arnold, où est-il? que je le voie, que je lui parle.

DJALLIE.

Ce matin, à la pointe du jour, il a été mandé au conseil de guerre; il y est encore.

NATTY.

Encore?.. Et crois-tu qu'il tarde à revenir?

DJALLIE.

Je n'en sais rien. Le général Washington lui-même est venu tout exprès pour cette affaire.

NATTY.

Washington est ici?

DJALLIE.

Je crois bien. Moi, qui ne l'ai jamais vu, je me promets de le regarder tout à mon aise et de lui crier sous le nez: Vive Washington!

NATTY, à part.

Ah! Washington, s'il le faut, me fera rendre justice.

(Ici on entend un roulement de tambour, puis on bat aux champs.)

DJALLIE.

Tiens, voici le général Arnold qui sort du conseil de guerre et se rend ici.

NATTY.

Enfin... je vais lui parler.

DJALLIE, indiquant la gauche.

Quelqu'un vient par-là... c'est miss Clara.

NATTY.

Ah! je ne veux point parler devant elle au Général... il faut que je m'explique avec lui seul.

DJALLIE.

Eh bien! va-t'en, et tu reviendras.

NATTY.

M'en aller... Oh! que non pas; il m'échapperait peut-être!.. Je veux rester ici... Djallie, ne pourrais-je me cacher quelque part?

DJALLIE.

Il n'y a que ma chambre, dont voici la porte.

NATTY.

J'attendrai là, et, dès que le Général sera seul... (Il entre dans la chambre.)

DJALLIE.

Eh bien, eh bien! ne te gêne pas... mais pourtant, si le Général n'était pas seul avant la nuit? Enfin! (Elle sort.)

SCÈNE II.

ARNOLD, puis MISS CLARA.

ARNOLD, entrant par le fond.

Avec quelle insolente audace ils m'ont traité!.. ce Washington, comme il cherchait à m'humilier encore...

CLARA, entrant.

C'est lui... comme il a l'air courroucé! cependant je dois lui parler sans délai.

ARNOLD, à lui-même.

Quelle que soit leur sentence, peu m'importe! Anderson viendra m'en prévenir, dès qu'elle sera rendue... Anderson, resté fidèle dans la bienveillance qu'il me porte, autant qu'eux tous dans leur désir de me perdre... Et je ne pourrais me venger!.. me venger surtout de ce Washington exécré!.. Ah!

(Il s'assied, la tête dans ses mains.)

CLARA, s'approchant.

Mon père!

ARNOLD.

Qu'est-ce?.. que me voulez-vous?.. Plus tard, car dans ce moment...

CLARA.

Je vois et partage votre chagrin; mais, depuis que nous avons quitté Philadelphie, c'est la première fois que je me trouve seule avec vous, et je vous supplie de m'écouter.

ARNOLD.

Qu'avez-vous donc de si important à me dire?

CLARA, hésitant.

Il s'agit... je voudrais vous parler de M. Anderson...

ARNOLD.

M. Anderson?.. vous pourriez dire votre époux, car il le sera dès demain.

CLARA.

Demain?

Digitized by Google

ARNOLD.

Et ce mariage prouvera à toute l'armée qu'on cherche en vain à me perdre de réputation.

CLARA.

Quoi, mon père, demain...

ARNOLD.

Oui, demain. (A part.) Il faut que j'enchaîne cet homme par des liens indissolubles...

CLARA.

Mon père, ce mariage est impossible; je ne puis épouser M. Anderson, je ne l'aime pas, et... (Avec hésitation.) j'en aime un autre.

ARNOLD.

Un autre?.. Et d'où vous vient cet amour subit, cette folle passion d'un jour?

CLARA, vivement.

Vous vous trompez, mon père; depuis deux ans je l'aime et j'en suis aimée.

ARNOLD.

Deux ans, dites-vous?.. mais, à cette époque, vous étiez en France avec moi.

CLARA.

Oui, mon père, et c'est là que je l'ai connu.

ARNOLD.

En France?.. et jamais je n'en ai rien su, pourtant.

CLARA.

Ah! c'est qu'alors comme aujourd'hui, vous négligiez votre fille, et vous paraissiez l'oublier de plus en plus tous les jours... Il venait souvent, lui... Quand il me voyait pleurer votre tendresse éteinte, il cherchait à rassurer mon cœur... il m'aimait tant!.. et je l'aimais aussi, mon père; car il est noble, il est brave, il est digne d'être le gendre du général Arnold. Il allait vous demander ma main; mais son père, qui avait formé pour lui d'autres projets d'alliance, refusa son consentement, et le refusa obstinément... Pourtant nous ne désespérions pas de vaincre sa résistance, lorsque vous reçûtes l'ordre de retourner en Amérique immédiatement. Nous eûmes à peine le temps d'échanger un adieu; dans cette dernière entrevue, il me jura qu'il viendrait me retrouver en ce pays, réclamer ma main et tenir ses serments. Il me le jura, et je partis confiante dans l'avenir, et, pendant deux ans, j'ai conservé cet amour, le seul espoir de ma vie.

ARNOLD.

Eh bien! ce Français a fait comme tant d'autres; il s'est marié dans sa patrie, il a perdu jusqu'au souvenir de celle qui eut l'imprudence de l'aimer sans l'aveu de son père.

CLARA.

Ce Français a tenu son serment. Après la mort de son père, il a traversé l'Océan, il est arrivé en Amérique; il est ici, je l'ai revu.

ARNOLD.

Ici?.. vous l'avez revu? Quel est donc cet homme?

CLARA.

C'est le colonel Saint-Vallier, qui est venu nous trouver à Philadelphie.

ARNOLD.

Saint-Vallier!.. cet audacieux officier de fortune qui n'a pas craint de venir me demander mon épée, à moi, le plus ancien général de l'armée!..

CLARA.

Oh! il ignorait la mission qui lui avait été donnée; depuis, il vous l'a dit lui-même avec des larmes dans les yeux... et cette mission, il ne l'avait acceptée que pour se rapprocher de moi et vous demander ma main.

ARNOLD.

Vous, la femme d'un de ces hommes qui ont rendu pour moi la patrie plus ingrate encore!.. Oh! quand même je ne vous destinerais pas à un autre, je ne consentirai jamais à ce mariage.

CLARA.

Mais, mon père?

ARNOLD.

Jamais, vous dis-je; d'ailleurs, ma parole est engagée; la vôtre aussi, Miss, ne l'oubliez pas.

CLARA.

Oh! quand j'ai promis de vous obéir, je n'espérais plus revoir Saint-Vallier... je le croyais retenu loin de moi... mort, peut-être; mais tout mon amour, que l'absence avait désespéré, s'est ranimé à sa vue. (Mouvement d'Arnold.) Oh! je n'oublie pourtant pas la parole que je vous ai donnée... cette parole funeste dont tout mon malheur ne me dégage pas. Vous avez fait grace à Natty; vous ne me la ferez pas, à moi. Aussi, je suis prête à épouser M. Anderson; mais je ne vous ai pas promis de l'aimer, mon père; ce serait au-dessus de mes forces. Je ne vous ai pas promis de vivre après ce cruel sacrifice. M. Anderson saura tout, et, s'il persiste encore à vouloir m'épouser, alors, je serai sa femme, dussé-je en mourir après.

ARNOLD.

Quoi, vous diriez à M. Anderson?..

CLARA.

La vérité... la vérité tout entière!

ARNOLD.

Et moi, je ne le permets pas; ce serait encore une révolte..., et je veux que vous obéissiez, et vous obéirez de force, s'il le faut.

SCÈNE III.

LES MÊMES, NATTY.

NATTY, qui s'est avancé pendant les dernières paroles d'Arnold, froidement.

Elle n'obéira pas!

ARNOLD.

Qui dit cela?

NATTY.

Natty Bas-de-Cuir, Natty le sauvage, qui vous suit obstinément depuis Philadelphie, et qui vous retrouve enfin.

ARNOLD.

Misérable!

NATTY, bas à Arnold.

Souvenez-vous de la nuit où mourut le général Hower, de la hutte isolée du Canada, du sauvage expirant à vos pieds.

ARNOLD, à part.

Que dit-il?

NATTY, de même.

Du berceau qui contenait cet enfant... cet enfant, c'était ma sœur.

ARNOLD, de même.

Oh ! silence !

NATTY.

Miss Clara, j'ai tout entendu, vous m'avez sauvé la vie au prix de votre bonheur ; aujourd'hui j'assurerai votre bonheur, fût-ce au prix de ma vie... Miss Clara, le Général vous prie de me laisser seul avec lui ; vous ne serez pas la femme d'Anderson... avant peu le Général vous en donnera sa parole.

CLARA, à part.

Que veut dire cela ? et dois-je en croire l'espérance qu'il me donne... attendons...

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ARNOLD, NATTY.

NATTY.

Répondez-moi, maintenant que votre fille n'est plus là, car son père n'a pas voulu rougir devant elle... je l'ai compris aussi, je l'ai laissée partir. (Mouvement d'Arnold.) Oh ! ne cherchez pas à me tromper ! et avant de nous occuper du sort de votre fille, songeons d'abord à ce qui nous concerne vous et moi.

ARNOLD.

Parlez.

NATTY.

C'est vous, qui autrefois, avez emporté de force le berceau dans lequel était ma sœur, en me laissant pour mort sur la terre que j'inondais de mon sang. Depuis quinze ans je vous cherche, je n'avais d'autre indice pour vous reconnaître que le son de ces paroles menaçantes qui retentirent à mon oreille ; vous les avez prononcées de nouveau à Philadelphie avec le même accent de colère, je vous ai reconnu ; et maintenant je suis devant vous et je vous dis : Ce n'est plus le sauvage expirant et désarmé qui vous parle, c'est le frère indignement volé qui vient demander compte de sa sœur.

ARNOLD, à part.

Il n'a pas de preuves. (Haut.) Ma patience a été grande à t'écouter, tu l'avoueras. A tout cela, je n'ai qu'une chose à répondre : Sors de cette maison pour n'y rentrer jamais.

NATTY.

Soit ; mais ce sera pour aller montrer à vos juges, car vous en avez aussi dans ce pays, cette poignée du sabre que vous portiez le jour de la bataille où périt le général Hower. (Mouvement d'Arnold.) Ah ! vous avez été imprudent, Général... on peut bien assassiner un homme déjà blessé et sans défense, mais il ne faut point frapper si fort que l'arme se brise et laisse aux mains de la victime un débris qui vous accuse.

ARNOLD, la main sur son épée.

Misérable, tu ne crains pas...

NATTY.

Je ne crains rien, nous ne sommes plus ici à Philadelphie, où vous commandiez en maître, où, sur un signe de vous, vingt soldats pouvaient étouffer mes cris et me mettre à mort sans forme de procès. Nous sommes dans la citadelle de West-point, à deux pas de la salle où l'on vous juge... et prenez garde !.. car si vous me forciez d'y paraître, ce n'est pas aujourd'hui que Natty trouverait des incrédules en attaquant le général Arnold..

ARNOLD, à part.

C'est vrai.

NATTY.

Celui qui a volé l'argent de son pays, peut bien avoir volé un enfant à sa mère.

ARNOLD.

Natty ?..

NATTY.

Mais c'est l'affaire du conseil et non la mienne, et tout peut encore se terminer entre nous, si vous le voulez ; vous m'avez enlevé ma sœur, qu'est-elle devenue ?.. qu'en avez-vous fait ? que je la voie, que je lui parle... répondez, où est ma sœur ?

ARNOLD, à part.

La nommer... je ne le puis... c'est seulement au prix de ce mariage que je dois compter sur Anderson.

NATTY, insistant.

Qu'avez-vous fait de ma sœur ?

ARNOLD, à part.

Il n'a pas deviné... de l'audace !

NATTY.

Répondrez-vous, enfin ?

ARNOLD, avec une fausse hésitation.

Eh bien.... je voulais te le cacher... mais puisque tu m'y forces... ta sœur...

NATTY.

Achevez...

ARNOLD.

Si elle était morte...

NATTY.

Morte !.. morte !... ma sœur !... elle que je cherche depuis quinze ans... pour qui j'ai quitté mes forêts et ma tribu, pour qui je me suis condamné à vivre près de vos villes..., elle est morte !.. oh ! c'est toi qui l'as tuée !

ARNOLD.

Oh ! peux-tu le croire ?..

NATTY, furieux.

Oui, oui, c'est un crime dont je te demande compte ! c'est toi que je vais accuser devant le conseil... et ce n'est pas seulement pour la sœur d'une peau rouge que je parlerai.... en faveur de celle-là, je demanderais en vain justice ; ce sera pour la fille d'un visage pâle... car ma sœur était la fille du général Hower.

ARNOLD, à part.

Il sait tout ?

NATTY.

J'en ai la preuve aussi ; elle est consignée dans un écrit que cet homme laissa à ma mère, car ma mère l'avait exigé ; elle savait que chez vous ce n'est pas le sang qui fait reconnaître les enfans, c'est le timbre ; j'ai donc un acte revêtu du timbre anglais, je le montrerai aux Blancs, les Blancs écouteront ma prière pour la fille d'un des leurs ; leurs lois te condamnent, ils te flétriront... et ma sœur et ma mère seront vengées !

ARNOLD.

Natty !...

NATTY.

Adieu ! je cours chez Washington.

Digitized by Google

ARNOLD.

Arrête! arrête, te dis-je! écoute-moi.... (*A part.*) Oh! s'il parle à Washington, dans ce moment surtout... (*Haut.*) Natty, je te trompais, elle vit, elle vit encore...

NATTY.

Vivante! ma sœur vivante!.. oh! misérable!.. que tu me fais de mal... car tu m'abuses encore... mais s'il était possible pourtant... oh! ne me trompe pas...

ARNOLD.

C'est la vérité... je te le jure!..

NATTY.

Mais, pourquoi, donc alors?..

ARNOLD.

Écoute et tu vas tout savoir... J'avais une fille que ma femme adorait, cette enfant mourut au berceau, loin d'elle, la veille de cette bataille livrée dans le Canada. Quand le général Hower tomba entre mes bras, atteint d'une blessure mortelle, avant d'expirer, il n'eut que le temps de me recommander sa fille; je courus à cette hutte, et tu sais tout ce qui s'y passa; lorsque cette enfant fut en mon pouvoir, je songeai que je pouvais tromper le désespoir d'une mère en substituant à sa fille celle que la destinée me confiait; je lui présentai ta sœur comme notre enfant. J'étais d'autant plus sûr de faire le bonheur de cette orpheline, que sur sa tête devait revenir une fortune dévolue par testament à la fille que j'avais perdue.

NATTY.

Oh!.. je comprends...

ARNOLD.

Mon amour pour ma femme fut alors le seul mobile de ma conduite... Ta sœur grandit près de nous, fut élevée sous nos yeux, comblée de soins et de marques de tendresse jusqu'à la mort de ma femme, qui expira sans être détrompée. Alors, je voulus rendre l'enfant à sa famille, mais nous étions en guerre avec l'Angleterre, et d'ailleurs je m'étais attaché à cette jeune fille! je n'eus pas le courage de m'en séparer, de la désabuser; et miss Clara...

NATTY.

Clara! Clara, dites-vous? Clara est ma sœur!.. elle dont le cœur est si bon, l'âme si noble, elle que j'aime tant! elle qui m'a sauvé la vie!.. oh! j'aurais dû le deviner!.. ah! Général que de reconnaissance!.. comment vous dire... car, à présent... j'ai tout oublié, je ne vois plus en vous que celui qui me la rend... oh! pardon, pardon de vous avoir insulté! mais ma sœur, conduisez-moi près d'elle... je veux la voir, l'embrasser, je veux tout lui dire!..

ARNOLD.

Insensé! songe à ce que tu vas faire, Clara ignore sa naissance; et toi qui l'aimes, dis-tu, toi qui as juré de la rendre heureuse, tu veux l'enlever à la patrie, à la famille qu'elle a adoptée....

NATTY.

Mais sa famille, c'est moi... moi qui ne demande au ciel qu'un bonheur, celui de m'entendre appeler son frère.

ARNOLD.

Être appelé son frère!.. mais tu ne sais donc pas qu'il n'y aurait plus dans nos villes assez de dédain, assez de répulsion pour la sœur et la fille d'une peau rouge? Français, Anglais, Américains, aucun ne voudrait accorder même la moindre marque d'estime et d'amitié à une femme de ta race, aucun ne voudrait consentir à lui offrir son alliance.

NATTY.

Que dites-vous! (*A part.*) Et ce Français... ce Saint-Vallier qu'elle aime... s'il apprend jamais... ces Français sont si fiers... il refuserait peut-être... et ma pauvre sœur...

ARNOLD, *à part.*

Il hésite (*Haut.*) Oui, Natty, en voulant te rapprocher de Clara, tu la déshonorerais aux yeux de tous et tu te rendrais méprisable aux siens!

NATTY.

Elle, me mépriser!... assez! assez! oh! la voir, l'aimer pour quinze ans de tourmens et de souffrance, et ne pouvoir lui dire: Je suis ton frère!.. Je t'apporte le dernier vœu de notre mère!.. oh! cela est affreux!.. et pourtant il le faut, il le faut pour son bonheur!.. eh bien!.. j'en aurai la force... moi seul j'en souffrirai, j'en mourrai, peut-être... mais du moins elle sera heureuse... Général, ce secret n'est connu de personne, qu'il meure entre nous, je jure de ne jamais le révéler.

ARNOLD.

Bien, bien, Natty! mais pour ensevelir ce secret à jamais, il ne faut plus qu'il en reste de traces, et cet écrit du général Hower, qui est entre tes mains, ce tronçon d'épée, il faut que tout cela disparaisse.

NATTY.

Oui, ces seules preuves de sa naissance, ces objets que j'ai conservés si précieusement pendant quinze ans, il faut que je les sacrifie avec toutes mes espérances!.. mais je la verrai heureuse, n'est-ce pas?..vous me le jurez, Général?

ARNOLD.

Je te le jure.

NATTY.

Eh bien... prenez donc.

(*Il va pour lui donner les objets; Clara paraît.*)

NATTY.

Ciel! la voilà!

ARNOLD, *à part.*

Clara!

SCÈNE V.

CLARA, NATTY, ARNOLD.

CLARA.

Pardonnez, mon père, à mon impatience...

ARNOLD, *à part.*

Oh! s'il allait parler!.. (*Bas à Natty.*) Si tu dis un mot, tu la perds.

NATTY.

Oh! ne craignez rien, je saurai me contraindre!.. je serai muet, s'il le faut... mais laissez-moi du moins la voir, la regarder, lire dans ses yeux qu'elle m'eût aimé si elle savait que je suis son frère, et l'appeler ma sœur, ai bas... si bas... que mon cœur seul pourra l'entendre.

Digitized by Google

ARNOLD, à part.

Mais ces preuves... ces preuves...

NATTY.

Miss Clara, ce mariage auquel vous vous étiez condamnée pour me sauver la vie, votre père ne vous l'impose plus... il consent à ce que vous épousiez ce Français qui vous aime...

CLARA.

Il se pourrait!

ARNOLD, à demi-voix.

Que dites-vous, Natty?

NATTY, de même.

N'est-ce pas là ce que vous venez de me promettre?

ARNOLD, de même.

Mais, insensé, si je les marie, elle ira vivre en France, loin de toi, dans un pays où les préjugés sont plus impitoyables encore qu'en Amérique.

NATTY.

Je vous ai déjà dit que je ne songeais plus qu'à elle et non à moi.

CLARA.

Natty! quel intérêt vous attache donc à moi, qui n'avais fait que payer ma dette?

NATTY, vivement.

Quel intérêt! vous me le demandez?.. cet intérêt... c'est que je vous aime, miss Clara, c'est que vous aime plus que vous ne pouvez comprendre.

ARNOLD, bas à Natty.

Prenez garde.

NATTY, avec des larmes étouffées.

Excusez-moi, Miss, je ne suis qu'un pauvre sauvage bien hardi d'oser vous protéger, mais comme il n'y avait personne qui vînt vous défendre, vous me pardonnerez de l'avoir fait... Je retournerai dans mes forêts... ne vous inquiétez pas de moi... je ne vous verrai plus.

CLARA.

Mais mon père est inflexible!.. voyez, il est muet devant nos prières.

NATTY.

Votre père tiendra tout ce qu'il m'a promis, et votre père m'a promis que vous seriez heureuse... oh! vous le serez Miss... je vous le jure sur la tombe de not... de ma mère. (Bas à Arnold.) Ah! je sors... je sors... car devant elle je ne pourrais plus me contenir, mais, dans une heure, je reviens avec le Français, car de près comme de loin je veillerai sur vous... croyez-moi, ne tentez pas d'être parjure... Au revoir! au revoir, miss Clara.

(Il sort.)

CLARA.

Mon père, que dois-je croire?

ARNOLD, furieux.

Que voulez-vous? qui vous a appelée? que venez-vous chercher ici? retirez-vous... et ne reparaissez pas devant moi sans mon ordre.

(Clara épouvantée sort par la gauche.)

SCÈNE VI.

ARNOLD, seul.

Dans une heure, il reviendra; dans une heure, dit-il! que faire d'ici là? que dire à Anderson envers qui la main de Clara pouvait seule m'acquitter? oh! je n'ai plus d'espoir qu'en lui; Anderson sera mon gendre... mais cependant si je refuse d'accepter ce Français, Natty n'a qu'un mot à dire devant des juges prévenus pour achever ma perte!.. de tous côtés la ruine!.. de tous côtés le déshonneur!.. de tous côtés un abîme sous mes pas!.. et pas de nouvelles de mon arrêt!.. oh! la tête me brûle...

SCÈNE VII.

ARNOLD, ANDERSON.

ARNOLD, à part.

Anderson!.. déjà!.. que lui dire?.. et quelles nouvelles m'apporte-t-il? (Haut.) Eh bien, M. Anderson?

ANDERSON.

Vous êtes condamné à la restitution des sommes illégalement perçues et vous serez réprimandé publiquement par l'organe du général Washington.

ARNOLD.

Réprimandé par Washington! ruiné par lui... perdu par lui!.. oh! c'en est trop! et je ne pourrai lui rendre tout ce que je lui dois de souffrances et d'humiliations.

ANDERSON.

Vous le pourrez si vous le voulez, Général. Je vous apporte plus que des consolations stériles, je vous apporte la vengeance.

ARNOLD.

Oh! parlez, parlez, que faut-il faire?

ANDERSON.

Peu de chose. Vous entendre avec le créancier qui vous a prêté les sommes dont vous avez eu besoin jusqu'à ce jour, qui vous en prêtera d'autres s'il le faut, et qui, dans le cas où vous ne pourriez entrer en négociation avec lui, réclamerait les sommes dues et vous fermerait sa bourse.

ARNOLD.

Mais ce créancier, c'est vous.

ANDERSON.

Vous vous trompez; dans toute cette affaire je n'ai été qu'un prête-nom, mais le créancier qui figure au titre, et dont je viens de recevoir les instructions, est assez riche et assez puissant pour vous faire encore puissant et riche à votre tour, et pour écraser ce Washington, votre ennemi et votre rival triomphant.

ARNOLD.

Quel est donc cet homme?

ANDERSON.

Vous pouvez lire son nom sur toutes les lettres de change que vous m'avez signées en blanc, et que j'ai été forcé de remplir. Voyez...

(Il lui montre ses papiers.)

ARNOLD, lisant.

Georges III, Georges III, le roi d'Angleterre? et qui êtes-vous donc, vous?

ANDERSON.

Son agent le plus fidèle et le plus dévoué; celui qui n'a pas craint de pénétrer jusqu'auprès du plus brave général de l'armée, pour réparer toutes les injustices dont il a été la victime; ce-

lui que l'Amérique recherche opiniâtrement.... le major André, enfin.

ARNOLD.

Le major André?

ANDRÉ.

Sir Arnold, la mère patrie, qui vous rappelle, vous promet, pour les services que vous lui rendrez, le titre de brigadier-général des armées du roi, mon maître, et une dotation magnifique! songez-y... fortune, honneurs, vengeance, je vous offre tout, et vous ne trahissez même pas votre pays... vous n'êtes fatal qu'aux projets ambitieux de Washington, et pour être généreux envers cet homme, le brave Arnold ne choisira pas sans doute le moment où il se voit obligé de tendre la joue au soufflet que cet insolent lui donne.

ARNOLD, à part.

Quoi! de l'or, des honneurs, le châtiment de Washington!..

ANDRÉ.

Général, le temps presse... de nouveaux ordres ont été donnés contre moi... d'un moment à l'autre je puis être reconnu!.. il me faut une réponse... il faut que demain... cette nuit...

ARNOLD.

Demain?

ANDRÉ.

On peut à chaque instant deviner mon véritable rôle, ce rôle que je n'ai pu cacher qu'en feignant d'aspirer à la main de votre fille.

ARNOLD.

Quoi! cette alliance que vous vouliez contracter avec miss Clara...

ANDRÉ.

N'était qu'un prétexte pour m'introduire dans votre maison... aussi, loin de m'offenser des refus obstinés de votre fille...

ARNOLD.

Il serait possible? sachez donc tout, major André, miss Clara n'est pas ma fille.

ANDRÉ.

Que dites-vous?

ARNOLD.

Enfant d'une Indienne et du général Hower...

ANDRÉ.

La fille du général Hower? du général Hower, mort il y a vingt ans, dans les plaines du Canada?

ARNOLD.

Lui-même!

ANDRÉ.

Ah! s'il existe des preuves de sa naissance, ce sera notre fortune à tous deux! la magnifique succession du général Hower, qui est passée à des collatéraux, revient à sa fille. Miss Clara est pairesse d'Angleterre et règne sur un comté.... oh! vous ne trouveriez pas de plus belle offrande à faire au roi Georges que la fille du brave général qu'il a pleuré si long-temps; vous ne pourriez-vous faire précéder en Angleterre plus dignement que par elle; et moi, pour tous les services que je rends, je ne veux d'autre récompense que de devenir son époux, et cette nuit nous l'emmènerons dans le camp des Anglais...

ARNOLD.

Cette nuit?... quoi, si tôt?... c'est peut-être imprudent.

ANDRÉ.

Je vous l'ai dit, Général, les momens sont chers, et vous-même ne devez-vous pas être pressé de vous venger?

ARNOLD.

Me venger! (On entend un bruit de tambour au dehors.) Écoutez, Général, c'est un ordre du jour.

VOIX, au dehors.

Le général Washington, commandant en chef des troupes des États-Unis, porte à la connaissance de l'armée l'arrêt rendu par le conseil de guerre contre le général Arnold.

ARNOLD.

Grand Dieu!

VOIX, au-dehors.

Le général Arnold est condamné à la restitution des sommes arbitrairement perçues, et blâmé publiquement par l'organe du conseil. Toutefois, en mémoire d'anciens services, le commandement de West-point est conservé au général Arnold, qui avait dû s'en démettre le jour où il fut mis en jugement.

« Signé WASHINGTON. »

(Nouveau roulement.)

ANDRÉ.

Eh bien, Général.

ARNOLD.

Ah! je n'hésite plus maintenant, tout au roi Georges, au roi Georges qui est juste et qui récompense. Le commandement de West-point, qu'on me laisse par pitié, je n'en veux plus! ces honneurs sous caution, cette gloire en surveillance, je les refuse hautement!

ANDRÉ.

Que dites-vous... mais, ce commandement, il faut le conserver à tout prix... car, ce commandement, pour vous c'est la vengeance... c'est en votre main le châtiment de Washington et de l'Amérique. C'est du commandant de West-point, plus encore que du général Arnold, que l'Angleterre attend son triomphe.

ARNOLD, vivement

Non, vous dis-je? je ne veux pas me contraindre plus long-temps, je cours trouver Washington...

ANDRÉ.

Silence!.. on vient.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HAMILTON, SOLDATS, au fond.

HAMILTON.

Général, avant de partir pour l'île de la Constitution, le général Washington vous attend pour vous rendre la clé de la chaîne que vous aviez dû provisoirement déposer.

ARNOLD, à part.

Washington! Washington qui m'attend pour m'humilier encore... pour jeter encore sa clémence insolente à un rival condamné.

ANDRÉ, bas.

Non, mais pour vous remettre cette clé... cette clé qui va le perdre et vous venger...

HAMILTON.

Eh bien! Général?..

ARNOLD.

Je me rends aux ordres du général Washington et vais recevoir de ses mains avec soumission la clé de la chaîne. (Bas à André.) Cette nuit, je la livre à l'Angleterre.

(Les soldats portent les armes, la toile baisse.)

ACTE III.

Le théâtre représente la plage. A gauche, une petite maison qui sert d'observatoire au commandant de West-Point. A droite, des rochers. A l'horizon, la mer; au-delà, dans le brouillard, l'île de la Constitution; et sur le bord, à peu près au milieu de la scène, un pilier auquel est un énorme cadenas qui tient la chaîne qui barre le passage de l'Hudson. Clair de lune. Thompson et quelques soldats sont autour du pilier. Un factionnaire est placé en védette du côté de la terre.

SCÈNE I.

THOMPSON, SOLDATS, FACTIONNAIRES, ARNOLD.

LE FACTIONNAIRE.

Qui vive?

ARNOLD, revêtu d'un manteau, arrivant seul dans le fond.

Le général Arnold.

(Les Soldats se rangent en bataille et Thompson s'avance vers Arnold.)

ARNOLD.

Thompson, je vous relève vous et vos soldats de votre consigne. Des vaisseaux anglais se sont montrés sur l'Océan en face de West-Point et je crains une tentative de débarquement. Retournez au fort qui est le plus exposé; moi et quelques officiers que j'attends, nous nous tiendrons en observation ici. Surtout pas d'agression contre les vaisseaux anglais sans mon ordre; tant que cette chaîne, que je me charge de garder moi-même, ne sera pas ouverte ou rompue, soyez sans inquiétude; les Anglais ne peuvent pénétrer dans l'Hudson... J'ai fait retirer toutes les barques américaines qui avoisinent la chaîne. Le trou du diable, ce gouffre sans fond, qui est au milieu de l'Hudson, en a déjà englouti plusieurs; il est trop dangereux d'en approcher. Côtoyez le rivage en vous rendant à West-point, et si, malgré mes ordres, il reste une seule embarcation, faites-la mettre à sec sur le rivage.

(Thompson sort avec les soldats.)

ARNOLD, seul.

Ainsi de ce côté, pas une barque, pas un soldat américain!.. je leur ai fait craindre une tentative sur un autre point; les Anglais pourront, sans exciter de défiance, arriver jusqu'à la chaîne; c'est un coup de maître. Le major André, qui est retourné au camp des Anglais, attend sans doute, pour aborder, que le rivage soit dégarni de sentinelles et d'embarcations... il est bien l'heure que je lui ai marquée et si je ne me trompe, j'aperçois le canot qui vient d'arriver de ce côté!.. le voilà.

SCÈNE II.

ANDRÉ, ARNOLD.

ARNOLD.

C'est vous?

ANDRÉ.

Tout va bien, une frégate anglaise, *le Vultur*, se présentera à minuit devant la chaîne que vous nous ouvrirez; le canot qui m'a conduit ici est resté en panne près de ces rochers, et va reporter au commandant du *Vultur* nos dernières instructions... ce canot laissera sur la plage quelques Anglais sous l'uniforme américain, qui nous serviront à faire patrouille; d'autres vaisseaux suivront la frégate, mais de loin pour ne pas inspirer de soupçons... et l'Hudson est à nous.

ARNOLD.

Ce n'est pas tout; Washington est parti cette nuit avec une faible escorte pour l'île de la Constitution, que nous apercevons d'ici. Un de vos vaisseaux abordera à cette île, s'emparera sans peine du général en chef, de l'idole de l'Amérique, et la guerre est terminée.

ANDRÉ.

Se peut-il?... nous tiendrions enfin en notre pouvoir ce dieu déchu dont la prétendue infaillibilité entretenait seule le fanatisme des Américains.

ARNOLD.

Et je pourrai à mon tour humilier cet homme, et lui rendre tout le mal qu'il m'a fait.

ANDRÉ.

Et Saint-Vallier?

ARNOLD.

Parti, dans la journée, pour le camp du général Sullivan, ce n'est pas par lui que Washington pourrait être averti; d'ailleurs, j'ai fait enlever de ce côté du fleuve toutes les embarcations.

ANDRÉ.

A merveille.

ARNOLD.

Maintenant, Major, renvoyez vite la chaloupe au commandant du *Vultur*, avec les instructions que je viens de vous donner relativement à Washington.

ANDRÉ.

Un moment: la destinée de deux peuples ne peut se décider sur des paroles... avant d'engager le vaisseau britannique dans ce détroit périlleux, où il pourrait être foudroyé par vos batteries, sir Henry Clinton, qui est lui-même à bord du *Vultur*, veut être assuré qu'il peut compter sur votre concours; il demande un écrit signé de votre main.

ARNOLD.

Un écrit de ma main?

ANDRÉ.

Je vais remplir, de mon côté, ce blanc-seing du général Clinton, avec les conditions que vous fait S. M. Britannique en échange du service que vous lui rendez, et je vous laisserai cet acte.

ARNOLD.

Entrons donc dans cette maison... et pour plus de sécurité, pendant que vous reviendrez sur cette plage pour instruire votre officier, je sortirai par la petite porte de derrière; et, emmenant avec moi les soldats du poste qui se trouve encore à quelques pas d'ici, j'irai jusqu'à West-Point consigner la garnison entière. Il ne restera plus sur ce rivage que les Anglais déguisés que vous amenez. Venez, ne perdons pas un instant. (Ils entrent tous deux dans la maison.)

SCÈNE III.

DJALLIE, CLARA, arrivant par le fond.

DJALLIE.

Venez, venez, Miss, nous sommes arrivées, c'est ici.

CLARA.

Et Saint-Vallier t'a chargée de me dire de me rendre dans cet endroit?

DJALLIE.

Certainement... il faut vous dire qu'aujourd'hui même, à l'issue du conseil, il a reçu l'ordre de partir subitement, pour aller auprès du général Sullivan; il était désolé de n'avoir encore pu vous parler... moi, de le voir triste, ça m'a ouvert l'imagination... et quand il m'a dit qu'il devait revenir ce soir auprès du général Washington, qui est à l'île de la Constitution, que par conséquent il devait s'embarquer quelque part, je lui ai demandé où, et à quelle heure... Il m'a répondu ici, à dix heures; alors, je lui ai promis... toujours parce que ça m'ouvrait l'imagination, que vous seriez ici à dix heures, et il est parti si content, si content... que son cheval avait plutôt l'air de danser que de courir au galop.

CLARA.

Mais c'est une imprudence que tu me fais faire... seule, à cette heure...

DJALLIE.

Vous n'êtes pas seule... vous êtes avec moi... et moi je vaux un homme dans les circonstances extraordinaires!.. habituellement, c'est différent, je vaux mieux...

CLARA.

Mais si mon père découvrait...

DJALLIE.

Que vous êtes venu voir votre fiancé... car, enfin, le général Arnold a donné sa parole, et M. de Saint-Vallier est votre fiancé... et il y a bien des femmes qui donnent des rendez-vous à ceux qui ne le sont pas.

CLARA.

Et puis, le voir après une si longue séparation; le voir un instant est un bonheur qu'à aucun prix je n'aurais la force de refuser!

DJALLIE.

Ah!.. je savais bien que c'était une bonne idée... quoique je ne sois qu'une sauvage civilisée, qui ne connaît pas encore très bien le monde, en fait de ces choses-là, je crois que les femmes de tous les pays ont un instinct qui ne les trompe jamais.

CLARA.

Et c'est de ce côté qu'il doit venir, n'est-ce pas?

DJALLIE.

Oui, par là... venez, Miss, nous l'apercevrons peut-être et j'irai au-devant de lui.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANDRÉ, sortant de la maison.

CLARA.

Quelqu'un!.. c'est M. Anderson... oh! je ne veux pas que cet homme me voie.

DJALLIE.

Cachons-nous derrière ce rocher.

ANDRÉ, à part, en sortant de la maison.

J'ai la signature du général; l'heure est venue, avertissons les gens de la chaloupe.

(Il va au rivage en élevant un mouchoir blanc au-dessus de son épée et l'agite dans l'air.)

CLARA.

Que signifie ce signal?

DJALLIE.

Une barque approche... des hommes en descendent!..

CLARA.

Qu'est-ce que tout cela veut dire... écoutons.

ANDRÉ, à un officier qui paraît suivi de soldats.

Capitaine Smith, retournez vers sir Henry Clinton, voici l'acte qui nous garantit qu'à minuit la chaîne sera ouverte, que *le Vultur* vienne y mouiller à cette heure.

CLARA.

Grand Dieu!.. c'est une trahison...

DJALLIE.

Silence!

ANDRÉ.

Laissez-moi ces six Anglais déguisés que vous avez amenés, et mort à tout Américain, à tout Français qui se présenterait sur cette plage.

(Smith s'éloigne avec le canot.)

CLARA.

Mort à tout Américain... à tout Français!.. mais Saint-Vallier, s'il arrivait? quel est cet horrible complot!.. ah! courons avertir mon père.

DJALLIE.

Restez, vous allez vous perdre.

CLARA.

Laissez-moi. (Elle fait quelques pas.)

ANDRÉ, l'apercevant, les soldats font un mouvement vers elle.

Quelqu'un qui nous écoutait... (Clara pousse un cri.) C'est miss Clara; miss Clara, ici...

DJALLIE, à part.

Ils ne m'ont pas vue. (Elle reste cachée.)

CLARA.

Oui, Clara, Clara qui a tout entendu et qui

dira tout, dût-elle mourir!.. c'était donc pour tromper mon père, c'était donc pour trahir la cause nationale que vous vous étiez introduit frauduleusement dans notre maison... mais je suis qu'on veut livrer mon pays à l'oppression, je sais qu'on veut perdre, assassiner mon père, peut-être, et dussiez-vous me tuer, je vous livrerai à mon tour... mes cris feront échouer ce complot infâme. (Mouvement d'André.) Je n'ai pas peur, je suis la fille du général Arnold.

ANDRÉ.

Silence, malheureuse!.. Si vous êtes la fille du général Aronld, taisez-vous et tremblez... car c'est le général Arnold lui-même qui livre cette nuit la clé de la chaîne aux Anglais, et qui nous aide à nous emparer de Washington...

CLARA.

Sir Anderson, tu mens!

ANDRÉ.

Je ne suis plus sir Auderson, je suis le major André!.. mais toujours votre époux et votre maître...

CLARA.

Le major André mon époux... je suis la femme du colonel Saint-Vallier... mon père l'a juré...

ANDRÉ.

Votre père a juré fidélité au roi Georges, et si vous n'en croyez pas ma parole... lisez la. (Il fait signe à un soldat qui porte une lanterne sourde, d'approcher.) et croyez-en cet écrit.

CLARA.

Cet écrit!.. cette signature!.. c'est... oui... mon père!.. lui!.. traître!.. déshonoré!.. oh! mon Dieu! prenez pitié de moi!

(Elle tombe à genoux.)

ANDRÉ, à part.

Son erreur nous sert encore... il faut la lui laisser. (Haut.) Et maintenant, livrez-nous, faites échouer par vos cris ce complot infâme... la première tête qui tombe est celle du général Arnold, de votre père, qui est avec nous.

CLARA.

De mon père!.. et c'est mon père!.. lui qui trahit sa patrie... lui qui la livre aux Anglais...

ANDRÉ.

C'est le même nom que vous portez tous les deux, et le sang versé sur un échafaud y laisserait un stigmate ineffaçable.

CLARA.

Il est trop vrai!

ANDRÉ.

Je vous le disais bien, Clara... je suis votre maître par le consentement de votre père et par la force de la destinée. Votre mariage avec ce Français n'avait été faussement annoncé que pour vous abuser tous. Miss Clara, vous partez cette nuit avec nous; dans peu nous serons unis tous deux à Saint-Paul de Londres... Vous voudriez nous trahir, d'ailleurs, que vous ne le pourriez... toute la plage, jusqu'à West-Point, est à nous et n'a d'autres gardiens que des Anglais... tout Français ou tout Américain qui oserait s'y présenter, mort à l'instant.

CLARA.

O mon Dieu!

UN SOLDAT.

Major, *le Vultur* vient de hisser son fanal.

ANDRÉ.

C'est le signal convenu... (Aux soldats.) Faites la ronde sur ces rivages; et vous, miss Clara, préparez-vous au départ; c'est pour minuit.

(André et ses soldats sortent.)

SCÈNE V.

CLARA, DJALLIE.

CLARA.

Se peut-il?.. ah! je suis devenue insensé! Dieu l'a permis sans doute!.. lorsqu'un tel opprobre, une telle infortune semblait fondre sur moi, je n'ai pas eu, j'espère, le malheur de conserver ma raison.

DJALLIE, qui a suivi les soldats et les a vu sortir.

Miss, Miss, ils sont partis de ce côté, et c'est par celui-là que le colonel Saint-Vallier doit venir.

CLARA.

Oh! s'il vient, il est mort!..

DJALLIE.

Mais je peux courir au-devant de lui, je peux tout lui dire...

CLARA.

Non; mon père serait perdu, mais si tu peux l'atteindre loin, bien loin d'ici, dis-lui seulement, dis-lui, pour l'amour de moi, de ne pas venir jusqu'ici... arrête-le là où il sera... emmène-le au-delà de West-Point, et dis-lui que je l'attends là, qu'il y va de mon bonheur, de ma vie.

DJALLIE.

Oui, oui, Miss.

CLARA.

L'heure n'est pas venue encore... va, va, tu l'atteindras...

DJALLIE.

Adieu, Miss.

(Elle va pour sortir, Saint-Vallier entre, les deux femmes poussent un cri.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SAINT-VALLIER, paraissant au fond.

SAINT-VALLIER.

Miss Clara!

CLARA.

C'est lui!.. oh! Dieu est sans pitié!..

SAINT-VALLIER.

Miss Clara!.. Oh! merci, merci, Djallie, de l'avoir amenée... Ah! cette espérance hâtait ma course.., j'arrive avant l'heure, et je vous trouve m'attendant... Oh! laissez-moi m'enivrer de votre regard! laissez-moi savourer cet instant que je paierais de ma vie!

CLARA.

Vous ici? qu'y venez-vous faire?.. mais il faut partir... nous séparer... Il faut que vous retourniez auprès du général Sullivan, à l'instant.

SAINT-VALLIER.

Retourner! partir!.. mais j'ai quelques moments à moi, grace à la rapidité de ma course. Pourvu que je voie Washington avant le jour, c'est assez; et la traversée jusqu'à l'île de la Constitution n'est pas longue... Eh quoi! quand

Digitized by Google

après deux années d'absence je vous retrouve... quand je vous retrouve pour vous quitter encore dans quelques minutes... pour vous perdre peut-être... Quand une balle anglaise peut faire bientôt de mon absence momentanée une séparation éternelle... vous demeurez froide, insensible!.. et cette heure où, peut-être, se résume le dernier bonheur de mon existence, vous voulez me l'enlever, Clara, et vous dites que vous m'aimez!..

CLARA.

Je ne vous aime pas! je ne vous aime pas!.. moi! qui, en ce moment, donnerais ma vie pour sauver la vôtre.

SAINT-VALLIER.

Pour sauver la mienne!.. et quel danger puis-je courir?..

CLARA.

Quel danger? quel danger?.. (A part.) Mais si je parle, pourtant, je lui livre la vie de mon père... si je me tais, c'est Saint-Vallier qui va périr!.. Oh! quel supplice!.. mon Dieu! mon Dieu! secourez-moi! secourez-moi!..

SAINT-VALLIER.

Qu'avez-vous, Clara? que signifie ce trouble, ce tremblement convulsif?.. votre main est glacée!.. Quel est l'affreux secret que vous me cachez?..

CLARA.

Un secret!.. non!.. non!.. mais par grace, si vous avez quelqu'amour, quelqu'affection, quelque pitié pour moi, fuyez! fuyez!..

SAINT-VALLIER.

Fuir?.. et pourquoi?

CLARA.

Ne me le demandez pas... Je n'ai rien à vous dire... Mais par pitié, par grace, fuyez sur-le-champ!

SAINT-VALLIER.

Clara, il se passe quelque chose d'étrange, vous me dérobez quelque mystère... Un danger plane sur ma tête, et un instinct me dit que ce n'est pas seulement sur la mienne... Clara, si vous ne parlez, si vous n'éclaircissez mes doutes, je reste, et j'attends ici ce danger qui doit me frapper.

CLARA.

Vous restez!.. vous restez!.. Ah! vous êtes impitoyable.... Eh bien! puisque vous le voulez... Oh! non, c'est impossible! je ne le dirai pas!..

SAINT-VALLIER.

Ah! parlez! parlez!..

CLARA.

Non, je ne le puis!..

DJALLIE.

Eh bien! je vais tout vous dire moi.

CLARA.

Djallie!

SAINT-VALLIER.

Achève!

DJALLIE.

On trahit l'Amérique!

CLARA.

Tais-toi, de grace!

DJALLIE.

Tout à l'heure, à minuit, quelqu'un doit livrer les clés de la chaîne et la personne de Washington.

SAINT-VALLIER.

Et cet infâme, quel est-il?

DJALLIE.

C'est...

CLARA, lui mettant la main sur la bouche.

Tu ne le diras pas!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, NATTY.

NATTY.

Mais je le dirai, moi. C'est le général Arnold.

SAINT-VALLIER.

Arnold!..

CLARA.

Oh! cela n'est pas, Saint-Vallier! il vous abuse, il vous trompe...

NATTY.

Cela est... je viens de surprendre le complot; caché derrière un rocher, j'ai entendu tous les projets de trahison formés entre le général Arnold et Anderson, qui n'est autre que le major André.

CLARA.

Oh! Natty, Natty, vous avez perdu mon père.

NATTY.

Le général Arnold n'est pas votre père.

CLARA.

Il se pourrait...

NATTY.

Il ne l'est pas, vous dis-je!.. (Mouvement.) J'en ai la preuve, et plus tard vous saurez tout, mais, maintenant, songeons à vous sauver, à nous sauver tous!

SAINT-VALLIER.

Est-ce possible encore?

NATTY.

Pas un moment à perdre... J'ai été aperçu par ces faux Américains que j'avais reconnus à leur accent... l'un d'eux m'a poursuivi... Je l'ai jeté rudement sur les pierres du chemin, et je ne crois pas qu'il s'en soit relevé... Mais ils me poursuivent, il faut leur échapper.

SAINT-VALLIER.

Il faut sauver l'Amérique!.. Mais comment? seuls tous deux... Retournons à West-Point.

NATTY.

Impossible!.. Il y a des sentinelles ennemies maintenant sur toute la route.

SAINT-VALLIER.

Et je rapporte sur moi des dépêches qui changent tout le plan de nos opérations!.. Ces papiers, qui renferment le secret des forces Américaines, on va me les prendre en me tuant.

NATTY.

Détruisez-les.

SAINT-VALLIER.

Mais alors Washington ne les recevra pas... et il faut que ces dépêches lui soient remises avant le lever du soleil... Oh! courons, une barque doit m'attendre pour me transporter à l'île de la Constitution.

Digitized by Google

NATTY.

Une barque?.. ah! bien oui! ils ont trop bien pris leurs précautions, les coquins! Voyez s'il y en a une de ce côté.

SAINT-VALLIER.

Oh! comment faire, alors?.. Washington lui-même est perdu... il va se faire tuer, sans gloire, en se défendant contre des traîtres, et la liberté de la patrie s'ensevelit avec lui dans la tombe!..

NATTY.

Écoutez!.. nous sommes deux... Vous, restez ici pour défendre la chaîne; donnez-moi ces papiers (Saint-Vallier les lui donne.) Bien! à la manière dont ils sont enveloppés, l'eau ne pourra les pénétrer. Je ne connais pas cette partie de l'Hudson, mais je l'ai traversé plus d'une fois dans sa plus grande largeur... j'atteindrai l'île... il le faut... Je verrai Washington, et je lui remettrai ces dépêches.

SAINT-VALLIER.

Bien, bien, Natty!.. (A Clara.) Où est Arnold?

CLARA.

Il est ici, m'a dit Anderson... dans cette maison, peut-être.

SAINT-VALLIER.

Et il n'a pas encore livré la clé de la chaîne?

CLARA.

Pas encore.

SAINT-VALLIER.

Je vous jure qu'il ne la livrera pas.

CLARA.

Ah! si criminel qu'il soit, souvenez-vous qu'il m'a élevée.

SAINT-VALLIER.

Si quelqu'honneur sommeille encore au fond de son âme, je saurai bien l'y réveiller! Venez, Miss. Toi, Natty, je te livre à Dieu.

(Il entre dans la maison avec miss Clara et Djallie.)

NATTY, seul.

Oh! à moi, maintenant! Allons, que le grand esprit me protége!..

SCÈNE VIII.

NATTY, ANDRÉ, SOLDATS ANGLAIS.

(Au moment où Natty ramonte au fond pour se jeter à l'eau, André rentre du fond à gauche, avec ses soldats, et l'arrête.)

ANDRÉ, l'arrêtant.

Halte-là!.. Le voici enfin, ce maudit sauvage que nous poursuivions... Que fais-tu ici?

NATTY.

Est-ce que tout Américain n'est pas libre de se promener où bon lui semble, que sa peau soit rouge ou blanche?

ANDRÉ.

Quand on n'a pas de mauvaises intentions, on ne fuit pas ainsi; c'est un espion! qu'on se saisisse de lui et qu'on le fouille!

NATTY.

Me fouiller!..

(Il veut se débattre, on lui arrache les papiers.)

UN SOLDAT.

Tenez, Major, voici un paquet que je trouve sur lui.

NATTY.

Oh! les misérables!..

ANDRÉ.

Des dépêches pour le général Washington... Voyons! (Il l'ouvre.)

NATTY, à part.

Oh! ces papiers qui m'étaient confiés, les voir dans les mains des Anglais et ne pouvoir les reprendre au prix de mon sang.

ANDRÉ.

Du général Sullivan!.. Le plan de la campagne, peut-être, qu'il renvoie!

NATTY, à part.

Et Washington qui n'est pas prévenu... Ah! du moins, si je pouvais arriver jusqu'à lui, et sauver cet homme dont le génie peut seul réparer la perte que je viens de faire... oh! ma foi, aux grands maux les grands remèdes. (Il renverse deux ou trois soldats, gravit précipitamment le rocher, et crie:) Anglais, au revoir... tu ne garderas peut-être pas long-temps ces papiers!..

(Il se jette à la mer.)

LE SOLDAT.

Feu sur lui!

ANDRÉ.

Arrêtez; vous donneriez l'alarme: ce coup de feu serait répété, et on accourrait de West-Point; son dessein est insensé... s'il veut traverser l'Hudson... il oublie le gouffre qui gronde au milieu du fleuve, et auquel jamais nageur n'a pu résister; dans dix minutes cet homme est mort... et cette nuit l'Amérique est à nous!.. (A lui-même, en déployant les papiers.) Oh! ces papiers... c'est un trésor que notre bonheur nous envoie!

(On approche la lanterne sourde; il ouvre les dépêches qu'il parcourt avidement des yeux, en les étalant sur une table de pierre, à droite; les soldats sont groupés à quelques pas autour de lui, attendant qu'il leur parle; en ce moment, Saint-Vallier paraît du côté opposé, à la porte de la petite maison à gauche; les soldats anglais lui tournent le dos.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SAINT-VALLIER.

SAINT-VALLIER, à part.

Je n'ai pu rejoindre Arnold... et Clara, en proie à la crainte, à la douleur, vient de s'évanouir... que faire, mon Dieu!.. Quels sont ces hommes?

ANDRÉ, lisant.

Je ne me trompe pas... un dénombrement complet des forces américaines.

SAINT-VALLIER.

Que dit-il?

ANDRÉ, lisant.

Tout le plan de la campagne, l'ordre de bataille qui doit être observé en cas d'une action décisive; la disposition d'une embuscade qui doit être dressée contre nous.

SAINT-VALLIER, à part.

Mais ce sont les dépêches que Sullivan m'a remises, et que j'avais confiées à Natty.

ANDRÉ, lisant.

Toutes les ressources de l'armée américaine y sont consignées. L'indication des lieux où se trouvent leurs magasins. Oh! tout cela est présent dans ma mémoire.

SAINT-VALLIER, à part.

Natty nous a donc trahis?

ANDRÉ.

Je ne m'étonne plus de la résistance que faisait ce sauvage, et de l'empressement qu'il a mis à se jeter à la mer pour nous échapper.

SAINT-VALLIER, à part.

Ah! Natty n'a été que malheureux... mais comment réparer...

ANDRÉ, regardant à sa montre.

Minuit, c'est l'heure convenue. (Regardant à sa droite.) J'aperçois le vaisseau anglais... une chaloupe s'en détache. (Indiquant la gauche.) Des pas du côté de West-Point... c'est le général Arnold... la chaîne est à nous!

SAINT-VALLIER.

Pas tant que je serai vivant!

(Il se glisse parmi les rochers en rampant et se cache derrière le pilier.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, ARNOLD, arrivant de la gauche; UN OFFICIER ANGLAIS, débarquant d'une chaloupe à droite.

ANDRÉ.

Général Arnold, voici le capitaine Smith, que vous devez connaître déjà, et qui a brigué avec empressement une part dans cette entreprise.

ARNOLD.

Et c'est l'homme qu'on a choisi.

ANDRÉ.

Oui; c'est lui qui va recevoir de vos mains la clé qui doit ouvrir un passage aux vaisseaux anglais. Cet officier va vous remettre, en échange, le portefeuille renfermant la somme convenue et le parchemin qui vous assure la conservation de votre grade dans les armes anglaises.

ARNOLD, prenant le portefeuille et le parchemin.

Cette clé, la voilà!.. et que cet exemple terrible épouvante à jamais l'ingratitude des nations.

ANDRÉ.

Capitaine Smith... veuillez ouvrir cette chaîne.

(Le Capitaine s'approche du pilier, en ce moment Saint-Vallier le renverse d'un coup de pistolet, et enlève la clé.)

SAINT-VALLIER.

Cette clé qu'un traître vous a livrée, allez maintenant la demander à l'Océan.

(Il la jette dans la mer.)

ARNOLD, le reconnaissant.

Saint-Vallier!

LES ANGLAIS.

Mort à cet homme.

(On entend un coup de feu.)

ANDRÉ.

Arrêtez!.. l'alarme est donnée... quelqu'un de nous peut-être fait prisonnier... et, dans ce cas, la vie de cet homme nous répondra de celle des nôtres... c'est un otage!

SAINT-VALLIER.

Oh! vous pouvez me tuer... j'ai assez vécu... puisque j'ai pu sauver l'honneur de la France et la liberté de l'Amérique!

(Nouveaux coups de feu dans le lointain.)

ANDRÉ.

Le signal a été entendu... il faut s'éloigner! général Arnold, vous ne pouvez rester ici... la mort vous y atteindrait encore plus sûrement que nous; partez le premier... regagnez le vaisseau et emmenez-y le prisonnier.

(Les Anglais entraînent Saint-Vallier dans la chaloupe; Arnold les suit; André veille au départ, prêt à s'embarquer le dernier de tous.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DJALLIE, puis CLARA.

DJALLIE.

Se peut-il! Saint-Vallier prisonnier! Oh! cachons bien ce malheur à miss Clara... dans l'état où elle est, elle n'y survivrait pas.

CLARA, paraît se soutenant avec peine.

Ce bruit... ces coups de feu!.. où est Saint-Vallier?

ANDRÉ, qui était sur le point de mettre le pied dans la chaloupe.

Clara!.. Clara!.. une fortune que je laissais ici... Clara, il faut nous suivre. (Il la saisit.)

CLARA.

Laissez-moi! laissez-moi!..

ANDRÉ.

De force ou de gré, vous nous suivrez, vous êtes Anglaise comme nous... vous êtes la fille du général Hower.

CLARA.

Du général Hower...

ANDRÉ.

Je vous ai dit que notre mariage serait célébré à Saint-Paul de Londres.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, NATTY, paraissant, suivi d'Américains armés.

NATTY.

Et moi! je t'ai dit que tu ne garderais pas long-temps les papiers que to m'as volés, et je te fais mon prisonnier.

(Les Américains, qui suivaient Natty, font un mouvement vers le canot qui s'éloigne.)

ANDRÉ.

A moi! à moi!..

NATTY.

Épargne-toi de crier... les tiens, qui ne se sentent pas en force, s'éloignent et t'abandonnent, moi je t'arrête au nom de Washington; votre complot est déjoué... voici Washington lui-même qui vient te l'assurer...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, WASHINGTON.

WASHINGTON.

Rassurez vous, Messieurs, la trahison a échoué. (Montrant André.) Qu'on reprenne sur cet

homme les dépêches importantes dont il s'était saisi, et qu'il soit jugé comme espion; vous le voyez, l'Amérique n'a perdu cette nuit qu'un enfant indigne d'elle, toutes les mesures sont prises... les batteries de l'île vont foudroyer le vaisseau. Cette fois encore l'Amérique est sauvée; Messieurs, Dieu protége notre indépendance.

TOUS.

Vive l'Amérique!

(Les soldats américains garnissent le théâtre; les batteries de l'île de la Constitution font feu sur le vaisseau, qui vient de se montrer devant la chaîne, et est forcé de reculer aux cris de victoire des Américains.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente la salle du conseil dans le fort de West-Point. Une fenêtre donnant sur la mer, au fond. Une table, des fauteuils disposés pour le conseil. Au-dessus de la porte, le drapeau français et le drapeau américain.

SCÈNE I.

WASHINGTON, THOMPSON, OFFICIERS FRANÇAIS et AMÉRICAINS.

WASHINGTON.

Vous n'ignorez pas, Messieurs, les événemens de cette nuit. Mais, heureusement, le crime de cet homme ne peut être fatal qu'à lui seul. Arnold, depuis long-temps, en dehors de l'armée active, n'était initié en aucune façon aux secrets de notre nouveau plan de campagne; le seul qui en ait eu connaissance, par les papiers qu'il avait saisis et qu'on a repris sur lui, est cet espion anglais, le major André, dont bonne et prompte justice va être faite. Allez, Messieurs, annoncez ces nouvelles à l'armée, et calmez cette agitation, cette défiance qui règnent en ce moment parmi les soldats. Dites-leur qu'il ne s'est trouvé qu'un seul traître dans toute l'Amérique, et que la perfidie est impuissante contre un pays qui combat pour sa liberté. (Plusieurs officiers sortent. A un des autres officiers.) Colonel, rendez-vous en parlementaire auprès du général Clinton; proposez l'échange du brave Français Saint-Vallier, et obtenez-le à tout prix; il faut qu'il nous soit rendu; l'Amérique entière dût-elle se lever pour le délivrer, car l'Amérique lui doit tout. (Le Colonel sort.) Sergent Thompson, faites donner des ordres pour que le conseil de guerre s'assemble, ici, dans une heure. (Thompson sort. Prenant une lunette et s'approchant de la fenêtre.) Nos ennemis ne paraissent pas avoir renoncé à toute tentative de débarquement; car la frégate anglaise, le Vultur, qu'on aperçoit de cette fenêtre, ne s'éloigne pas du rivage. Qu'on ne la perde pas de vue; la mer, qui vient battre au bas de cette muraille, pourrait nous l'amener rapidement, si nous n'étions préparés à repousser toute aggression. (On entend des cris lointains qui se rapprochent.) Quels sont ces cris?.. c'est de ce côté... j'aperçois des soldats en désordre... serions-nous attaqués à l'improviste?.. (Hamilton et plusieurs officiers entrent.) Qu'est-ce?.. qu'y a-t-il?

HAMILTON.

Général, vos soldats demandent vengeance de la trahison d'Arnold; et, ayant appris que Miss Clara est encore à West-Point, ils veulent punir sur elle le crime du général.

WASHINGTON.

Qu'entends-je?.. ils oseraient!.. Colonel, que les portes soient ouvertes; que ces soldats soient admis en ma présence; dites-leur que leur chef les attend et qu'il est prêt à rendre justice.

(Hamilton sort.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DJALLIE.

DJALLIE, accourant.

Ah! Général! sauvez ma pauvre maîtresse... sous nos croisées, des furieux ne cessent de crier: Vengeance!

WASHINGTON.

Rassurez-vous; ma conduite est tracée envers la fille du général Howe: je vais la chercher moi-même. (Il entre dans la chambre à gauche.)

DJALLIE, seule.

Ah! comme ça, c'est bien différent!.. on ne craint pas d'être insultée quand on a le général en chef pour cavalier. (Nouveaux cris au dehors.)

NATTY, entrant en désordre de la droite, une épée à la main, à Djallie.

Miss Clara?.. où est miss Clara!

DJALLIE.

Dans son appartement.

NATTY.

Qu'elle ne se montre pas... elle est perdue...

DJALLIE.

Sois tranquille, le général en chef est près d'elle.

NATTY.

Washington!.. Ah! ils n'oseront peut-être pas!.. mais je serai là aussi, moi. Écoute, Djallie, je veux savoir ce qu'est devenu Saint-Vallier. Cours sur le rivage, près de la chaîne... tu y trouveras un sauvage, un de nos frères; tu te feras reconnaître à lui, et il te dira quel est le sort du Colonel au camp des Anglais. Si quelque danger le menace, reviens vite ici... ta présence suffira pour tout m'apprendre; mais, pas un mot devant miss Clara. (Nouveaux cris.) Les voilà... pars vite, je reste pour les recevoir.

(Djallie sort d'un côté, les soldats entrent de l'autre en poussant des cris de fureur. Natty se tient, l'épée à la main, à quelques pas en avant de la chambre de Clara.)

LES SOLDATS.

Miss Clara ! miss Clara !

NATTY.

Avant de pénétrer jusqu'à elle, vous passerez sur mon corps.

LES SOLDATS.

Mort à la fille du traître... Miss Clara ! miss Clara !

(Miss Clara et Washington paraissent.)

WASHINGTON.

Vous demandez miss Clara !.. votre général vous l'amène. Miss Clara, l'homme qui vous a élevée a échappé, par la fuite, au châtiment qu'on eût été forcé de lui infliger. Il ne sera puni que par le blâme qui s'attache à son nom et qui respectera le vôtre, car les fautes sont personnelles; quand même vous seriez restée la fille du général qui a trompé si criminellement notre confiance, nous vous aurions considérée comme orpheline, et l'Amérique ne se fût offerte à vous que comme une mère. Mais tout le monde sait, depuis hier, que vous appartenez par votre naissance à nos ennemis, que vous êtes la fille du général Hower, et nous nous en réjouissons tous; vous êtes moins loin de nous; nous sympathiserons mieux avec la fille d'un brave Anglais qu'avec celle d'un Américain rebelle. Vous êtes, maintenant, plus sacrée à nos yeux que lorsque vous étiez un de nos enfans... vous êtes notre hôte... Nous voulons que la fille d'un Anglais puisse rendre témoignage que, pour défendre son indépendance, l'Amérique regarde encore au choix des moyens, et que la liberté de notre patrie n'aura rien coûté à son honneur.

TOUS.

Vive Washington !

THOMPSON, entrant.

Général, selon vos ordres, on vient d'amener le major André dans la pièce voisine, pour subir son premier interrogatoire avant de paraître devant la cour.

WASHINGTON.

Vous entendez, soldats, le tribunal va s'assembler pour juger un traître; autant vos chefs ont montré d'indulgence et de juste pitié pour l'innocence, autant ils montreront d'inflexible sévérité pour le coupable.

LES SOLDATS.

Vive Washington !

(Washington sort entouré des soldats qui l'accompagnent de leurs acclamations. Clara reste seule avec Natty, qui suit des yeux Washington qui s'éloigne.)

SCÈNE III.

NATTY, CLARA.

NATTY.

Grand homme ! ils ont compris ses nobles paroles... oh ! s'ils étaient restés sourds à sa voix, j'étais là, Miss, j'étais là pour vous sauver ou mourir avec vous.

CLARA.

Encore vous, Natty !.. vous qui parlez de mourir pour moi... vous que je trouve partout où un danger me menace ! cette nuit encore c'est vous qui m'avez promis de me faire connaître ma famille, et maintenant...

NATTY.

Maintenant je suis ici pour tenir ma promesse de cette nuit.

CLARA.

Oh ! parlez, parlez... car on ne m'a dit encore que ces mots : « Vous êtes Anglaise, vous êtes la » fille du général Hower » mais ma mère... on ne m'a pas parlé de ma mère.

NATTY.

Votre mère, Miss; votre mère fut bien malheureuse; séduite et abandonnée... puis séparée de son enfant qu'on lui avait enlevé, elle ne put survivre à la douleur de vous avoir perdue.

CLARA.

Morte !.. morte aussi... ma mère !.. ainsi, je suis seule au monde... aucun souvenir de ma famille... personne n'en est resté près de moi.

NATTY, avec effort.

Personne.

CLARA.

Quoi ! seule entre deux tombes, survivant à tous sans me rappeler une caresse de ma mère, sans avoir reçu son dernier adieu... seule... et pas une sœur... pas un frère.

NATTY, vivement.

Un frère ?..

CLARA.

Pour me parler d'elle... un frère qui l'ait connue, qui l'ait aimée... qui puisse avec moi pleurer à son souvenir !..

NATTY, avec une joie inquiète.

Et vous l'aimeriez aussi, lui ?.. et vous ne le repousseriez pas ?..

CLARA.

Le repousser !.. lui... le fils de ma mère !.. repousser celui dont le sang coulerait dans mes veines.

NATTY.

Mais ce sang, ce sang, si c'était en lui un stigmate de honte qui le flétrît aux yeux de tous.

CLARA.

Aux yeux de tous, dites-vous ?.. ce n'en pourrait être un aux yeux de sa sœur, une sœur ne peut renier celui que le même sein a porté, que le même lait a nourri, que les mêmes baisers ont rendu pour jamais son égal et son frère.

NATTY, avec hésitation.

Quoi ! même un pauvre Indien...

CLARA.

Que dites-vous ! un Indien !.. quoi ! ma mère...

NATTY.

Votre mère, Miss, était née dans nos forêts; vous-même, vous êtes Indienne... c'est dans une hutte sauvage que vous avez reçu le jour... c'est-là aussi qu'est né votre frère...

CLARA, vivement.

Et mon frère existe encore ?

NATTY, très ému.

Il existe.

CLARA.

Et vous ne m'avez pas dit encore où il est ! vous ne m'avez pas dit son nom !.. et vous êtes là, tremblant devant moi... les yeux remplis de larmes... Oh ! mais je me souviens, moi, cette histoire que m'a contée Djallie, et qu'elle a recueillie de votre bouche,.. cette histoire, ce doit

Digitized by Google

être la mienne... oui, cette fille d'un seigneur anglais enlevée au berceau... cette mère morte de douleur... ce sauvage, ce frère qui la cherche près des villes... oh! Natty, Natty, tu es mon frère!

NATTY.

Ma sœur! ma sœur!

(Il tombe aux genoux de Clara et embrasse sa main.)

CLARA.

Oh! maintenant, tu n'as plus besoin de me rien dire, Djallie m'a tout raconté... elle n'ignore que les noms!.. je sais comment je suis tombée entre les mains du général Arnold, je connais ton noble dévouement à la mission donnée par notre mère, je sais que tu m'as sacrifié ta vie, je sais pourquoi je t'aimais avant de te connaître pour mon frère!..

NATTY.

Ma sœur, ma bonne sœur!.. ah! ce moment, je l'aurais payé du reste de ma vie!.. ma sœur!.. je te vois, je t'embrasse, et je t'entends m'appeler ton frère.

CLARA.

Ah! toujours, toujours, et partout.

NATTY.

Toujours, partout, dis-tu? oh! non, cela ne se peut pas, et je ne suis pas fait pour un si grand bonheur.

CLARA.

Que dis-tu?

NATTY.

Je dis, miss Clara, que voici la preuve de votre naissance. Voici le papier par lequel le général Hower vous reconnait pour sa fille. Ce papier vous fait riche et puissante; et parmi les ruses qu'il employait pour me tromper, le général Arnold m'a dit une vérité que mon cœur a compris en gémissant; l'héritière d'un grand seigneur anglais ne doit pas avouer qu'elle est sœur et fille d'une peau rouge; une femme qui va épouser un gentilhomme français ne doit pas faire connaître qu'elle appartient à cette race méprisée; Clara, j'ai juré à ma mère de faire ton bonheur; pour la dernière fois, tu viens de m'appeler ton frère; pour la dernière fois, je te dis merci ma sœur!..

CLARA.

Eh! quoi, tu voudrais nous quitter?

NATTY.

Te quitter!.. oh! non... aujourd'hui, encore, les sauvages qui sont au camp des Anglais, et que j'étais allé trouver pour m'informer...

CLARA.

Pour t'informer...

NATTY.

Oh! de rien... ils m'ont demandé de redevenir leur sachem, il m'ont offert de retourner avec moi dans les forêts, d'obéir à mes ordres, d'exécuter mes moindres volontés, si je m'engageais à ne jamais les abandonner; mais j'ai tout refusé pour vous suivre, pour vivre auprès de vous... pour être votre esclave... Oui, miss Clara, votre esclave, car je ne puis, moi, entrer dans vos salons et m'asseoir à vos tables; il faut que tout le monde ignore nos liens... mais je vous servirai, miss Clara, je veillerai sur vous, je vous verrai tous les jours, et quand j'aurai bien labouré le sol de vos champs, quand j'aurai long-temps retourné la terre de vos jardins, alors, ma sœur, si tu passes près de moi, du regard seulement tu me nommeras ton frère, et je serai plus heureux que si j'étais le sachem le plus puissant.

CLARA.

Oh! non, non, mon frère, devant tous, mon frère, partout. Saint-Vallier lui même sera heureux et fier de te donner ce nom, il le proclamera... oh! qu'il vienne!.. je suis impatiente de tout lui apprendre... mais comment n'est il pas encore ici?.. ce retard... quelque danger le menacerait-il?.. (Écoutant.) On vient... ce n'est pas lui!..

NATTY.

C'est Djallie. (A part.) Déjà de retour... je tremble!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DJALLIE.

DJALLIE, bas à Natty.

J'ai vu le sauvage, il m'a tout dit.

NATTY, de même.

Eh bien, Saint-Vallier?..

DJALLIE, de même.

Les Anglais, furieux, veulent le fusiller...

NATTY, de même.

Grand Dieu!

DJALLIE, de même.

Il l'est peut-être déjà!..

NATTY, de même.

Déjà!

CLARA.

Qu'y a-t-il?.. qu'as-tu, Djallie?

DJALLIE.

Oh! rien... rien, Miss.

CLARA.

Rien, dis-tu?.. d'où vient alors ce trouble, ces signes d'intelligence avec Natty... vous me cachez quelque chose, un nouveau malheur me menace... on le menace, lui, peut-être.

DJALLIE.

Rassurez-vous, Miss, ne croyez pas...

CLARA.

Oh! j'en crois plus votre douleur et votre effroi de tout à l'heure que vos paroles d'à présent... Oui, Saint-Vallier est perdu, ou, du moins, il est en péril... Parle, je veux tout savoir... les malheurs que je redoute sont moins cruels que cette incertitude... Oh! toi, toi, Natty, si tu m'aimes, tu me répondras; je le veux, je le veux.

NATTY.

Eh bien... le colonel Saint-Vallier...

CLARA.

Saint-Vallier?

NATTY.

Il est...

SCÈNE V.

LES MÊMES, SAINT-VALLIER.

SAINT-VALLIER.

Il est avec vous, Clara!

CLARA.

Saint-Vallier !

(Clara pousse un cri et se jette dans ses bras.)

NATTY, bas à Saint-Vallier.

Se peut-il !.. Colonel... vous nous êtes rendu !.. Vous n'êtes donc plus?..

SAINT-VALLIER.

Silence !

CLARA.

Ah ! mon âme, qui, il y a un instant, n'était pas assez forte pour la douleur, se sent trop faible maintenant pour tant de joie !.. Saint-Vallier, c'est toi !.. c'est bien toi !.. tu m'es rendu, je suis heureuse... Nous ne nous séparerons plus.

SAINT-VALLIER.

Oui, oui, ma Clara !.. mon amour, ma vie, t'appartiennent désormais.

CLARA.

Tu ne me quitteras plus ?

SAINT-VALLIER, avec embarras.

Te quitter !.. Peut-être, pour quelque temps... si ma mission m'y oblige encore.

CLARA.

Toujours cette mission ?..

SAINT-VALLIER.

Oh ! mais je reviendrai bientôt...

CLARA.

Oh ! oui, oui !.. bientôt !.. car ton absence, c'est la mort.

SAINT-VALLIER.

Mais, dites-moi, Natty, que s'est-il passé durant mon absence ? Le major André est toujours notre prisonnier ?

NATTY.

Toujours.

SAINT-VALLIER.

Est-il jugé, condamné ?..

NATTY.

Pas encore.

SAINT-VALLIER, à part.

Je respire !

NATTY.

Mais il va l'être comme espion et fusillé immédiatement, selon les probabilités, puisque vous nous êtes rendu.

SAINT-VALLIER, pâlissant.

Ah ! tu crois que le conseil...

NATTY.

Cette nuit, vous le savez, le major André a saisi sur moi les papiers que vous m'aviez confiés. On les a repris sur lui, mais il en avait eu connaissance.

SAINT-VALLIER.

Oui, j'ai été témoin moi-même de tout cela... et je ne pouvais les lui arracher...

NATTY.

Vous concevez, alors, qu'il serait dangereux de le laisser vivre ; car, s'il s'échappait et s'il retournait au camp des Anglais, il pourrait, par ses révélations, compromettre le salut de l'armée. D'ailleurs, c'est un espion, et, chez les blancs, comme chez les peaux rouges, on punit les espions de mort. Voilà ce qui m'a été dit. (Bas et s'approchant.) Mais vous ! vous, Colonel, on a donc eu la générosité de vous rendre la liberté ?

SAINT-VALLIER.

Oui, oui... tais-toi. (Il parle bas à Clara.)

NATTY, à part.

Oui... oui... c'est singulier, il n'a pas l'air très satisfait pour un prisonnier qui échappe à la mort.

DJALLIE, bas à Natty.

Il parle de la générosité des Anglais ; le récit me paraît invraisemblable.

THOMPSON, entrant.

Les membres du conseil de guerre vont se rendre ici, pour juger l'espion anglais.

SAINT-VALLIER, à part.

Déjà !..

CLARA.

Venez, Saint-Vallier, j'ai tant de choses à vous apprendre...

SAINT-VALLIER.

Je ne le puis... il faut que je parle à Washington, à l'instant même... Natty, Djallie, je vous la confie.

CLARA.

Si vous êtes forcé de repartir, vous me reverrez auparavant ?

SAINT-VALLIER.

Je vous reverrai, ma Clara.

CLARA.

Bientôt, n'est-ce pas ?.. et toujours ?..

SAINT-VALLIER.

Toujours !.. (A part.) Mais pas sur cette terre !..

(Il baise la main de Clara, qui sort avec Djallie.)

NATTY, à part.

Il y a quelque malheur au fond de tout cela... je saurai ce que c'est. (Il sort.)

SCÈNE VI.

SAINT-VALLIER, seul.

Libre sur parole ; libre pour deux heures ! c'est sur moi que les Anglais ont compté pour obtenir mon échange avec le major André. Mon sang leur répond du sien, et la mort du prisonnier anglais est encore plus nécessaire aux succès des Américains que celle du captif français aux triomphes de l'Angleterre. Oh ! Clara ! Clara !.. l'ai-je donc revue pour la dernière fois... et maintenant que je puis être à elle... (On entend battre aux champs.) Le conseil qui se rend ici !.. Il n'y a plus de fiancé, maintenant... il n'y a plus que le Français qui combat pour la liberté de l'Amérique.

SCÈNE VII.

WASHINGTON, MEMBRES DU CONSEIL DE GUERRE, SAINT-VALLIER, HAMILTON.

WASHINGTON.

Vous ici, M. de Saint-Vallier !.. On me l'apprend à l'instant... mais le parlementaire que j'ai envoyé ne peut être encore de retour... vous êtes donc parvenu à vous échapper ?

SAINT-VALLIER.

Oui, Général.

Digitized by Google

WASHINGTON.

Messieurs, Messieurs, entourez avec moi... félicitez ce brave; ou plutôt, félicitons l'Amérique tout entière, qui a, enfin, reconquis le généreux allié auquel elle doit son salut.

SAINT-VALLIER, à part.

Peut-être, elle me le devra deux fois.

WASHINGTON.

Vous arrivez à propos pour reprendre, comme d'habitude, votre place au conseil de guerre; car nul n'eût été digne de la remplir, et elle fût restée vacante. Vous représenterez la France dans le conseil. L'Amérique s'est interdit de prononcer aucun arrêt, de prendre aucune détermination importante sans consulter les braves alliés dont le drapeau est suspendu, dans cette salle, à côté du sien.

SAINT-VALLIER.

Me voici prêt à occuper ma place, Général, je suis tout à l'Amérique; mais veuillez presser le conseil, car une mission... sur laquelle je dois garder encore le secret... me force à m'éloigner dans deux heures.

WASHINGTON.

Le conseil va s'ouvrir à l'instant, et ensuite vous serez libre... Qu'on introduise l'accusé: nous approuvons, d'avance, tout ce que vous voulez faire, certains qu'il n'y a qu'honneur et dévouement au fond de votre conduite.

(Les juges s'asseyent autour d'une table.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ANDRÉ.

WASHINGTON.

Votre nom?

ANDRÉ.

John André.

WASHINGTON.

Votre âge?

ANDRÉ.

Trente ans.

WASHINGTON.

Voici toutes les dépositions des témoins qui vous ont déjà été signifiées, et qui vous accusent d'espionnage et de trahison.

ANDRÉ.

Je ne suis ni un espion, ni un traître. Major dans les armées de S. M. britannique, le déguisement que j'ai pris est un stratagème permis par les lois de la guerre; je suis prisonnier comme les autres, et, si l'on sacrifie ma vie, ce sera l'arrêt de mort de tous les Américains captifs dans les rangs anglais, et, en particulier, du colonel Saint-Vallier.

WASHINGTON.

S'il n'est que cette pensée qui vous rassure, vous devez trembler... car le colonel Saint-Vallier est au nombre de vos juges.

ANDRÉ, le reconnaissant.

Il est vrai!... Ah! je suis perdu.

SAINT-VALLIER.

Et je serais encore au pouvoir de l'ennemi, que la crainte de sanglantes représailles ne devrait point arrêter le cours de la justice américaine.

WASHINGTON.

Ainsi, vous avouez votre participation à la trahison du général Arnold?

ANDRÉ.

C'est moi qui l'ai provoquée.

WASHINGTON.

A toutes les tentatives criminelles de cette nuit?

ANDRÉ.

J'étais l'âme de tout ce qui s'est fait.

WASHINGTON.

Vous avouez, enfin, que, par ruse et par violence, vous vous êtes emparé de dépêches qui contenaient le plan de toutes nos opérations; que ces dépêches, vous les avez lues; que, maintenant, vous connaissez tous nos projets, vous possédez le secret de toutes nos forces?

ANDRÉ.

Tout cela est vrai, j'avoue tout cela.

WASHINGTON.

N'avez-vous rien à ajouter pour votre justification?

ANDRÉ.

Rien. Soldat du roi Georges, j'ai fait pour sa cause tout ce qui me semblait lui devoir être utile; c'était mon droit, car c'était mon devoir, comme le vôtre, sans doute, est de me condamner de tout ce que j'ai fait. Je ne renie rien, je ne regrette rien: maintenant, jugez-moi, je ne dirai plus un mot pour ma défense.

WASHINGTON.

Qu'on fasse sortir l'accusé! le conseil va entrer en délibération... tout à l'heure, on lui fera connaître son arrêt.

SCÈNE IX.

WASHINGTON, SAINT-VALLIER, LE CONSEIL, THOMPSON, qui reste à la porte.

WASHINGTON.

Messieurs, je dois vous rappeler que, le conseil étant composé de six membres, en cas de partage égal l'accusé est absous. Votre avis, Messieurs?

UN OFFICIER.

Mon avis est que rien ne doit arrêter le cours de la justice; le major André est un espion, il a mérité la mort... sur mon âme et conscience, c'est mon avis.

UN AUTRE.

C'est le mien aussi.

HAMILTON.

Le mien est que le major André n'est que prisonnier de guerre... on a usé d'indulgence envers le fils de Francklin, convaincu d'avoir trempé dans une conspiration de loyalistes contre le général en chef, et on lui a fait grace: je crois que nous ne pouvons pas être moins généreux envers un Anglais, qui pour avoir un peu outre-passé les droits légitimes de la guerre, ne doit cependant pas être considéré comme traître; sur mon âme et conscience, c'est mon avis.

UN OFFICIER.

Je pense comme le major Hamilton.

SAINT-VALLIER.

Jusqu'à présent, les avis sont partagés; à vous de parler, Général.

WASHINGTON.

Je ne crois pas que l'on ait jamais pu me reprocher de répandre le sang à plaisir... mais, si grave qu'il soit de disposer de la vie d'un homme, il est des occasions où la clémence serait coupable et l'humanité dérisoire. Je pourrais vous dire, au moment où les ennemis trouvent tous les moyens bons pour nous combattre, qu'il est dangereux de prolonger la vie d'un officier que la fatalité a rendu maître de tous nos secrets. Mais sans parler de cette raison, qui seule devrait nous déterminer, la justice des nations ne permet pas de laisser impuni un homme qui est venu sous un déguisement, sous un faux nom, vivre dans nos villes, épier nos projets, tenter les plus lâches et les plus perfides manœuvres, corrompre à prix d'or nos généraux, et qui, de complicité avec un traître, voulait se faire livrer la nuit, frauduleusement, l'entrée du fleuve qui conduit au cœur des États-Unis. Messieurs, si le précédent d'une clémence dangereuse est une fois établi, l'impunité est assurée à toutes les trahisons et sans compensation pour l'Amérique; car, dans son duel avec l'Angleterre, elle ne voudra jamais se servir des armes honteuses que celle-ci vient d'employer... John André doit être traité comme espion de l'ennemi, et conformément aux lois et aux usages des nations, il a mérité la mort; sur mon âme et conscience, c'est mon avis.

SAINT-VALLIER.

C'est-là votre avis?.. vous l'avez mûrement pesé... et tout bien réfléchi, vous pensez que cet acte de sévérité est nécessaire au succès de notre cause?..

WASHINGTON.

Jamais conviction n'a été en moi plus profonde et plus arrêtée; voici l'arrêt qui condamne le major André... je le signe, suivra mon exemple qui voudra. (Il signe.)

UN OFFICIER.

Je le signe aussi.

(Un autre officier signe; Hamilton et un officier refusent.)

WASHINGTON.

Trois signatures seulement... Messieurs, il y a partage, le major André vivra.

SAINT-VALLIER.

Vous vous trompez, Général, puisqu'il est nécessaire que le major André meure pour assurer le triomphe de la liberté, le major André mourra. (Il signe.) Je signe son arrêt avec vous.

WASHINGTON.

Bien, Colonel.., je n'attendais pas moins de votre dévouement pour l'Amérique dans l'exécution d'un pénible devoir. (A Thompson.) Faites ouvrir les portes. (Il présente de nouveau l'arrêt aux officiers qui n'ont pas signé, ceux-ci font encore un geste négatif.) A la majorité de quatre voix contre deux, la commission militaire assemblée, pour juger John André, le déclare coupable d'espionnage et de trahison, le condamne à la peine de mort; et, jugeant sans appel, ordonne que arrêt soit exécuté immédiatement. Allez, sergent Thompson... qu'à l'instant même justice soit faite.

(Il donne l'arrêt à Thompson qui sort.)

SAINT-VALLIER.

Et maintenant, Général, veuillez me permettre de m'éloigner.

WASHINGTON.

Quoi déjà?.. vous voulez nous quitter.

SAINT-VALLIER.

Il le faut, Général, c'est un devoir d'honneur que je vais acquitter, adieu!

SCÈNE X.

LES MÊMES, NATTY, UN COLONEL.

NATTY.

Arrêtez!.. arrêtez!.. ne le laissez pas partir.

WASHINGTON.

Que dites-vous?

NATTY.

Il retourne au camp des Anglais, il court à une mort certaine.

SAINT-VALLIER.

Silence, Natty!... il vous trompe, il vous trompe.

NATTY.

Non, non, c'est lui qui vous trompait.

WASHINGTON.

Est-il vrai, Colonel, et cet échange?

LE COLONEL.

Je suis arrivé trop tard, M. de Saint-Vallier était parti.

NATTY.

Les Anglais lui avaient rendu la liberté sur parole, pour obtenir, par sa propre entremise, son échange avec le major André, qu'ils voulaient reprendre à tout prix, et dont sa vie leur répondait... avec le major André que vous venez de condamner.

WASHINGTON.

Et dont il a signé l'arrêt lui-même.

SAINT-VALLIER.

Je l'ai dû... ne m'avez-vous pas dit que sa mort était nécessaire à notre cause?

WASHINGTON.

Moins nécessaire que votre vie... et s'il n'est que ce moyen de la sauver, le major André vivra... Il sera rendu aux Anglais... allez... courez... empêchez l'exécution.

(Un officier sort.)

NATTY.

Oh! j'y vais, moi!

(Il s'élance et sort.)

WASHINGTON.

O mon Dieu! permet qu'il arrive à temps. (On entend une détonnation.) Il est trop tard!.. vous aviez signé vous-même votre arrêt de mort... et nous souffririons que vous fussiez la victime de cet héroïque dévouement?.. non! non!.. vous ne retournerez plus au camp des Anglais où la mort vous attend.

SAINT-VALLIER.

C'est parce qu'une mort assurée m'y attend que j'y dois retourner à l'instant même. A deux heures, moi ou le major André, nous devions être de retour parmi les Anglais... Le major

André est mort!.. condamné par moi!.. à deux heures je dois aller offrir mon sang en échange du sien, et j'irai!.. il n'y a plus qu'un pouvoir qui puisse m'empêcher de retourner au camp ennemi, c'est Dieu!.. s'il me tue sur le chemin. L'heure passe, laissez-moi partir.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CLARA, NATTY.

CLARA.

Saint-Vallier!.. tu ne sortiras pas!

SAINT-VALLIER.

Clara! Clara!

CLARA.

Oui, Clara qui a tout appris et qui vient te demander compte d'une vie qui est la sienne!.. tu crois qu'on peut mourir ainsi, quand on est aimé, oh! non pas!.. tu resteras!.. tu resteras, te dis-je!..

SAINT-VALLIER.

Clara, il le faut!.. il n'y a pas que mon honneur à moi qui serait compromis par une bassesse!.. il y a l'honneur de tout un pays, l'honneur français, dont je suis dépositaire, et tu ne veux pas que des Anglais puissent dire qu'un officier de ma patrie a pris prétexte des larmes d'une femme pour manquer à son serment.

CLARA.

Des larmes d'une femme!.. ah! dis donc au moins de sa vie!.. Tu paries de sermens!.. mais ne m'en avais-tu pas fait à moi avant d'en faire à l'Amérique! ta vie ne m'appartient-elle pas déjà?.. qui t'a donné le droit de signer ce fatal arrêt qui te mettait de moitié dans le supplice d'André?.. non! non! s'il y a bassesse de ta part, c'est envers moi!.. c'est moi que tu trahis!.. Messieurs! Messieurs! protégez une femme!.. ne le laissez pas partir!.. ou vous me tuez avec lui!

WASHINGTON.

Colonel, quelque rigoureux que soient vos devoirs; vous pouvez du moins en retarder l'accomplissement... le congrès rendra compte au général anglais de tout ceci; mais, pour le moment, nous vous empêcherons d'aller vous offrir à une exécution qui serait un assassinat. Messieurs, s'il est un déshonneur dans le séjour du Colonel parmi nous, que ce déshonneur retombe sur nos têtes. M. de Saint-Vallier, vous n'êtes plus le prisonnier des Anglais, vous êtes le mien; qu'on ferme toutes les portes.

(On ferme les portes.)

CLARA.

Oh! il est sauvé!.. Jules! Jules!.. oh! tu ne seras pas déshonoré!.. Il ne me répond pas... il est muet devant mes larmes!.. inflexible pour ma tendresse... oh! tu ne m'aimes plus, tu ne m'aimes plus!..

SAINT-VALLIER, qui est tombé sur un fauteuil.

Si... si... je t'aime!.. oh! oui... quoiqu'ordonnent mes devoirs... te quitter, c'est au-dessus de mes forces!..

CLARA.

Ah! il m'est rendu!

(Deux heures sonnent.)

SAINT-VALLIER.

Deux heures!.. ah! dans ce moment les Anglais m'attendent... et déjà ils disent qu'un officier français a forfait à l'honneur. (Allant au fond de la salle où est la fenêtre.) Ah! puisque vous me garottez, puisque vous étouffez mon honneur entre ces murailles, dont vous faites ma prison, arrachez donc de ces lambris ce drapeau où ma lâcheté va imprimer une tache éternelle!.. ce drapeau, je ne l'ai donc arboré en Amérique que pour qu'on me forçât de l'y souiller.

WASHINGTON.

Colonel!

SAINT-VALLIER, à part.

Mais que vois-je!.. cette frégate anglaise... (Haut.) Général Washington, je dois vous désobéir pour notre gloire à tous... Adieu! je retourne chez les Anglais.

(Il met le pied sur la fenêtre et disparaît.)

CLARA.

Ah! (Elle s'évanouit.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente le camp de l'armée anglaise, au milieu d'une forêt.

SCÈNE I.

FORSTER, UNCAS, LE SERGENT, Officiers, Soldats Anglais et Écossais, Sauvages.

(Au lever du rideau les soldats anglais, écossais, et les Sauvages dans leurs costumes, font l'exercice sur le commandement d'officiers et sous-officiers. Le Sergent fait manœuvrer les Sauvages. Forster se promène et examine.)

FORSTER.

Assez; voici l'heure du repos. (Il fait signe à un tambour qui fait un roulement.) Rompez les rangs.

(Les Soldats rentrent dans leurs tentes ou vont s'asseoir au fond du théâtre; les Sauvages restent en scène. Forster parcourt les groupes et sort.)

LE SERGENT.

Goddem! ces damnés sont-ils durs à manier... ils ne se discipplineront jamais, c'est sûr. Voilà un an qu'ils apprennent l'exercice, ils en savent autant que le premier jour. Oh! je ne connais pas dans le monde de têtes plus dures que celles des Canadiens en général et des Mohicans en particulier. (A Uncas.) Dis donc, toi, peau écarlate, qui parais le chef de ces espèces d'hommes, ils ne veulent donc pas apprendre à faire l'exercice?

UNCAS.

A quoi ça leur servirait-il?

LE SERGENT.

Comment, à quoi ça leur servirait?.. mais à savoir faire la guerre comme il faut, et à tuer leur homme proprement...

UNCAS.

Il n'est pas besoin d'apprendre tout cela pour bien se battre. La preuve, c'est que les Mobicans, depuis des siècles, de père en fils, ont su tuer les visages pâles, et qu'ils ne connaissent pas pourtant vos manœuvres.

LE SERGENT.

Aussi, d'après ce qu'on nous a dit, ce doit être une belle guerre que la vôtre... pas la moindre tactique, pas d'ordre, pas de bataillon carré, pas de feu de peloton.

UNCAS.

Il ne s'agit pas de tirer ensemble, quand on combat, il s'agit de tirer juste et à propos.

LE SERGENT.

Ah! sous ce rapport-là, je conviens que vous êtes forts. J'ai rarement vu un sauvage tirer un coup de fusil sans abattre une pièce; ça tient au coup-d'œil... aussi ils s'appellent entre eux Œil de faucon, Renard subtil et un tas d'autres noms aussi allégoriques qu'incohérens. Oh! tenez, décidément, vous n'êtes bon qu'à deux choses, à indiquer les chemins de traverse pour tendre une embuscade et à scalper les têtes d'Américains que vous avez canardés moyennant une honnête rétribution.

UNCAS.

C'est ce que nous avons fait. Mes frères et moi, nous avons apporté hier, à la tente du Général, plus de trente chevelures américaines; nous venons aujourd'hui en demander le prix convenu.

LE SERGENT.

J'ai bien le temps de faire vos comptes dans ce moment-ci, vous ne savez donc pas qu'on va se battre d'un moment à l'autre?

UNCAS.

Nous sommes tout prêts.

LE SERGENT.

Parbleu, et nous aussi.... Mais vous ne vous doutez pas qu'il est arrivé cette nuit un général américain qui a tourné casaque et qui vient avec vous... Même, entre nous, Mobicans, quoique je sois enchanté de la chose, je ne serais pas flatté de l'avoir faite, parce que, vous sentez bien... que je suis bête!.. je parle à ces gens-là comme s'ils avaient assez d'esprit pour me comprendre... Mobicans, ceci vous prouve que, comme nous sommes à la veille d'une grande bataille et que vous pourrez encore fonctionner, on vous paiera le tout ensemble. Sur ce, comme c'est l'heure du repas, vous pouvez aller manger votre quartier de buffle, sans pain de munition, puisque vous voulez l'économiser; et, si vous vous comportez bien, on distribuera à chacun un petit verre d'eau-de-feu, comme vous appelez l'eau-de-vie dans votre baragouin. En avant, marche! (Les Sauvages sortent.)

SCÈNE II.

ARNOLD, CLARA, DJALLIE, LE SERGENT, Factionnaires.

CLARA.

Oui, Monsieur, vous le voyez, rien n'a pu m'arrêter; et, suivie seulement de Djallie, depuis ce matin je parcours le camp vous demandant à tous les soldats; car vous, vous seul pouvez le sauver!..

ARNOLD.

Vous me croyez plus de crédit que je n'en ai en réalité.

CLARA.

Ah! Monsieur, s'il reste dans votre cœur le moindre souvenir de ce doux nom de fille, que vous m'avez donné si long-temps, vous sauverez Saint-Vallier, que la noblesse seule de son action devrait mettre à l'abri de tout péril.

ARNOLD.

C'est là qu'est la tente du général Clinton, de lui seul dépend la mort ou la vie de ce Français, allons lui parler. (Il va vers la tente.)

LE SERGENT.

On ne passe pas.

ARNOLD.

Le général Clinton,

LE SERGENT.

Dans ce moment, le Général fait l'inspection du camp.

CLARA.

Ah! courons, courons vite!.. plus tard, peut-être, il ne serait plus temps.

ARNOLD, au Sergent.

Savez-vous si le prisonnier français est de retour de West-Point?

LE SERGENT.

Pas encore. On l'aurait conduit ici, pour rendre compte au général Clinton de sa mission.

ARNOLD.

Vous l'entendez, miss Clara, il n'est pas encore de retour.

CLARA.

Mais il va se rendre ici.

DJALLIE.

Espérez, Miss!.. peut-être une des barques américaines qu'on a envoyées après lui l'aura-t-elle rattrapé.

CLARA.

Il serait possible.

DJALLIE.

Dans ce cas-là, on ne le laissera pas repartir de West-Point, moi, d'abord, si je l'avais tenu, foi de Djallie, on ne me l'aurait pas fait lâcher!

CLARA.

Oui, tu dis vrai!.. oui, nous ne sommes parties qu'après lui, et voici déjà long-temps que nous sommes dans ce camp... on l'aura sauvé, sans doute... sauvé malgré lui!.. ô mon Dieu!.. vous avez entendu mes prières!

SCÈNE III.

LES MÊMES, SAINT-VALLIER, SOLDATS.

CLARA, apercevant Saint-Vallier conduit par des soldats.

Ah! je me trompais!.. c'est lui!

SAINT-VALLIER.

Clara!.. vous ici!.. vous!

CLARA.

Et où donc est ma place, sinon à vos côtés, quand un danger vous menace?

SAINT-VALLIER.

Chère Clara!.. je bénis et je maudis à la fois votre présence... l'instant de cette dernière entrevue est toute une existence pour moi, mais vous revoir pour vous quitter à jamais, vous revoir pour mourir sous vos yeux... Oh! Clara! vous me croyez donc bien du courage.

CLARA.

Mourir, dites-vous? non, cela ne sera pas, cela ne peut être... Je suis Anglaise, moi, et je suis venue demander votre grace à un compatriote... le général Arnold lui-même vient réclamer avec moi.

SAINT-VALLIER.

Le général Arnold!.. ah! je ne l'avais pas aperçu.

(Il fait un mouvement et se retourne.)

ARNOLD.

M. de Saint-Vallier?

SAINT-VALLIER.

Que voulez-vous, Monsieur, et que peut-il désormais y avoir de commun entre nous?

ARNOLD.

Colonel, je plains votre sort...

SAINT-VALLIER.

Me plaindre!.. vous, Monsieur? Je vais mourir bien jeune; mais ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est vous qui survivez à votre gloire.

CLARA.

Saint-Vallier!..

(On entend les tambours qui battent aux champs dans le lointain.)

ARNOLD.

Voici le général Clinton.

CLARA.

O mon Dieu! fais qu'il nous entende!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLINTON, FORSTER, ÉTAT-MAJOR.

CLINTON.

Oui, Messieurs, vous l'avez vu vous-mêmes, d'après les dispositions de l'ennemi, une bataille va s'engager à l'instant, et celle-ci sera décisive. (Plusieurs Officiers sortent de divers côtés. A part.) Que le major André tarde à revenir! lui, qui connaît les plans de l'ennemi, nous assurait la victoire. (Apercevant Saint-Vallier.) Que vois-je?.. le comte de Saint-Vallier ici?.. Et la mission que je vous avais confiée?

SAINT-VALLIER.

Je l'ai accomplie, Général... Je viens vous en rendre compte.

CLINTON.

Mais c'était le major André que j'attendais à votre place.

SAINT-VALLIER.

Le major André a été condamné sous mes yeux, et fusillé comme espion.

CLINTON.

Mort!

SAINT-VALLIER.

Les États-Unis et la France ne font grace ni aux espions, ni aux traîtres... Mais dans ces deux pays, du moins, on fait tenir la parole donnée... et je suis venu remplir la mienne, Général, en vous apportant ma vie en échange de celle du major André.

FORSTER, à part.

Brave Français!

CLARA.

Oh! Général!.. grace!.. grace pour mon époux!.. Devant une action si noble, les lois de la guerre doivent être effacées!..

CLINTON.

Madame... (A Saint-Vallier.) Colonel, je gémis moi-même sur la rigueur de ma mission, mais vous êtes soldat comme moi, et vous savez qu'on ne peut transiger avec les lois de la guerre.

SAINT-VALLIER.

Général, j'attends.

ARNOLD.

Cependant, Général, si, pour prix de mes services, je demandais la grace du Colonel?

CLINTON.

Le prix de vos services a été une somme de 30,000 livres sterling et le grade de brigadier-général dans les armées de Sa Majesté britannique; ce grade, vous l'avez, et le devoir d'un général, au moment d'une bataille, est de se retirer dans sa tente et d'y attendre les ordres de celui qui commande en chef.

ARNOLD.

Eh! quoi! c'est ainsi...

CLINTON, l'interrompant.

Major Forster, vous allez partager votre tente avec le général Arnold, auquel on n'a pu en faire préparer une encore.

FORSTER.

Mais, Général...

CLINTON.

Tels sont mes ordres.

FORSTER.

J'obéirai, et je céderai ma tente tout entière au général Arnold; mais une fois qu'il en sera sorti, je n'y pénétrerai plus; et imitant ce gentilhomme espagnol, qui reçut le même ordre du roi Charles-Quint, je mettrai le feu à cette tente après qu'elle aura servi d'asile à un traître.

DJALLIE.

Attrape!

ARNOLD, portant la main à son épée.

Major Forster...

CLINTON.

Silence!

ARNOLD.

Oh!.. mais un pareil affront, le dévorer devant toute l'armée!..

CLINTON.

Silence, je vous l'ordonne! Major Forster, prenez un peloton, et remplissez, en faisant exécuter le colonel Saint-Vallier, le triste devoir que les Américains nous ont imposé par droit de représailles.

CLARA, saisissant Saint-Vallier.

Ah!

FORSTER.

Général, aucun officier de l'armée anglaise ne consentira à commander le feu contre une si noble victime. Nous pouvons être encore soldats pour souffrir un lâche dans nos rangs, mais nous cesserons de l'être plutôt que d'assassiner ce brave prisonnier. Général, en vain vous ordonneriez. Plutôt que de commander cette cruelle exécution, nous briserions tous nos épées, même au moment d'une bataille.

LES OFFICIERS ANGLAIS.

Oui!..

CLARA.

Ah! maintenant, je me sens fière d'être la fille d'un Anglais.

DJALLIE.

Ils ont du bon, les habits rouges.

SAINT-VALLIER, à Arnold.

Eh bien! Monsieur, répondez... lequel de nous deux est le plus à plaindre?

(On entend la fusillade dans le lointain.)

LE SERGENT.

Général, le combat s'engage aux avant-postes.

ARNOLD.

Ah! par pitié, Général, permettez-moi d'aller y mourir. (Il sort précipitamment.)

CLINTON.

Allez, Messieurs, la bataille commence, et vous voulez réserver vos armes pour l'ennemi; je comprends ce sentiment qui me fait excuser votre désobéissance, et pourtant il faut que justice se fasse. Je m'impose plus ce devoir pénible à l'armée, j'en charge les sauvages à la solde de l'Angleterre. Qu'on fasse venir les Mohicans, ils exécuteront la sentence.

DJALLIE.

Les Mohicans!.. oh! si j'en étais encore...

CLARA, à part.

Les Mohicans, a-t-il dit?.. les Mohicans!.. oh! oui, oui, c'est le seul moyen... mon seul espoir!.. mais je n'arriverai pas à temps!

SAINT-VALLIER.

Clara!

CLARA, à Djallie.

Oh! viens, viens toujours!..

(Elle sort précipitamment avec Djallie; Uncas et les sauvages entrent.)

CLINTON.

Mohicans, je vous livre ce Français qui doit être mis à mort; après l'exécution, rejoignez vos frères qui sont placés là, en embuscade; je pousserai l'ennemi de ce côté; levez-vous à sa vue, et fondez sur lui. (A son état-major.) Nous, Messieurs, à cheval et au combat.

TOUS.

Au combat!

(A mesure qu'ils passent devant Saint-Vallier, chacun ôte son chapeau avec respect.)

SCÈNE V.

SAINT-VALLIER, UNCAS, SAUVAGES.

(Ils se rassemblent autour de Saint-Vallier et forment une espèce de danse dans laquelle ils lèvent leurs haches et leurs massues sur sa tête; Saint-Vallier croise les bras et reste immobile. Pendant ce temps, on entend le bruit de la bataille qui se rapproche; à une détonation et à une nouvelle démonstration des sauvages, Saint-Vallier fait un mouvement.)

UNCAS.

Ah! voyez, frères, le visage pâle a tremblé; il a peur.

SAINT-VALLIER.

Peur... peur de quoi?.. de la mort que vous me faites trop attendre!.. un Français, avoir peur... avez-vous vu jamais cela, Mohicans, et mes compatriotes tremblaient-ils dans le Canada quand ils combattaient vos pères?.. Oh! ce mouvement d'impatience que vous avez pris pour de la peur, c'est le bruit de la bataille qui se donne sans moi et non l'aspect de vos haches sur ma tête qui me l'arrache!.. mes frères se battent là-bas et je n'y suis pas... mes frères se couvrent de gloire et je vais mourir obscurément!.. cette lutte de nobles esclaves contre les oppresseurs qui les accablaient!.. cette lutte à laquelle d'un monde à l'autre je suis venu me mêler, elle éclate, elle s'anime, elle se décide en ce moment!.. et moi! moi!.. il faut mourir à quelques pas des Français, et d'une autre mort!.. d'ici, je puis presqu'apercevoir mon drapeau,